

RECHERCHES
SUR
LES VAPEURS

RECHERCHES
SUR
LES VAPEURS.

Par M. Bressy, Docteur en Médecine
de l'Université de Montpellier.



A LONDRES;

Et se trouve; à Paris.

Chez PLANCHE, Libraire, rue de Richelieu-Sorbonne.

M. DCC. LXXXIX.

PRÉFACE.

J'AI tâché de dire en moins de mots poſſibles le plus de vérités poſſibles.

Je n'ai pas mis d'art pour claſſer mes recherches, j'ai déſigné les différens ſentiers que j'ai parcourus pour les faire, j'ai dépoſé chaque vérité où je l'ai trouvée.

J'ai été obligé de prendre des detours qui m'ont égaré loin de mon objet; je n'ai pas balancé de rendre ces écarts, j'y ai ordinairement glâné quelque choſe d'utile.

J'ai peu voulu prouver, parce que j'aurois ſeulement convaincu, en voulant le faire, que j'étois capable d'entaſſer beaucoup de matériaux pour former un gros ouvrage.

Les faits n'ont beſoin que d'inſpection pour être reconnus.

Les ſcinces de démonſtration ne

ſont compoſées que des faits mis à côté les uns des autres; elles deſſillent ſeulement les yeux ſur un fait par le ſecours d'un autre; elles apprennent dans quelle ſituation il faut être poſé pour l'appercevoir; elles montrent ce qui échappoit & empêchoit de le ſaiſir; elles rendent ſenſible enfin ce qui peut réfléchir ce même objet. Telle eſt la ſcience; elle eſt ſimple en elle-même, parce que la vérité eſt ſimple : ſi on lui fait perdre ce beau caractère, elle eſt étouffée ſous ſa parure.

J'ai étudié & conſulté uniquement la nature, & n'ai preſque rien pris des autres, parce qu'un ouvrage de ſcience qui n'augmente pas la ſomme des connoiſſances, eſt au moins inutile.

La mélancolie n'eſt pas préciſément une maladie nouvelle, mais dans aucun ſiècle elle n'avoit été

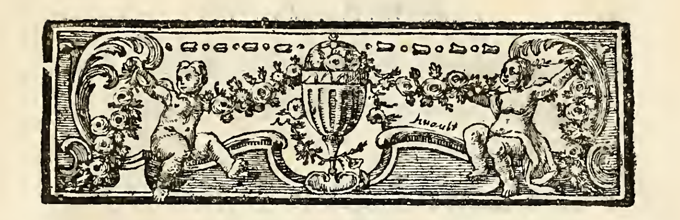
aussi générale, & n'avoit eu autant d'intensité; de manière qu'on peut la regarder comme un fléau nouveau: il faut donc réunir tous les efforts pour l'anéantir, comme on le fait avec succès pour les affections vénériennes. Dans le grand nombre d'écrits qui ont paru sur cette dernière maladie, depuis qu'elle afflige l'humanité, on n'en trouve d'inutiles & de funestes que ceux sortis de ce corps obscur & rempli d'opprobres, formé par la vile foule de charlatans, amas de boue, qui, par un intérêt destructeur, infecte tout ce qu'il touche, & qui porte l'ignorance & la mort, où il faudroit porter la capacité & la vie.

Le régime que je prescris paroîtra à des hommes superficiels un cynisme de gourmandise: qu'ils réfléchissent, ils sentiront que je ne conseille pas les excès; que si je les présente pour exemple, c'est

pour montrer par le plus, le bien qu'on doit attendre du moins. Je n'ai pas cru devoir ſurcharger cet écrit des minutieuſes diſtinctions, elles découlent naturellement des principes que j'ai établis.

J'ai dit une eſpèce de ſottiſe, en annonçant que la nature n'avoit des autels chez aucun peuple. Il eſt vrai que tel que je le conçois, elle en a jamais eu; cependant d'un autre côté, je ne puis douter que preſque toutes les divinités du paganiſme ne fuſſent des fractions de la nature.





RECHERCHES SUR LES VAPEURS

CHAPITRE PREMIER.

Généralités.

Les triſtes victimes de la maladie qu'on appelle *Vapeurs*, ſont rangées par l'opinion dans la claſſe des individus puſillanimes dont l'imagination ſe plaît à créer des phantômes, & dont la manie eſt de ſe croire malades. Contrains par ce deſpote du cœur humain de cacher leurs maux, pour ne pas encourir un

ridicule plus insupportable qu'eux, ils gémissent en secret, & se nourrissent de leurs douleurs.

Il est temps d'abattre ce funeste préjugé ; ils doivent l'attendre. Le dix-huitième siècle dans lequel l'évidence porte son flambeau sur tous les phénomènes, ne s'écoulera sans doute pas, sans dissiper les soupçons ignominieux qui sont très-souvent, l'unique & cruelle consolation offerte à l'hypocondriaque.

Peut-être un tableau exact de ses souffrances attendrira l'humanité sur son sort ; l'intérêt qu'il inspirera, le lui rendra plus supportable ; il n'hésitera plus d'appeler à son secours l'art salutaire qui doit le soulager.

Le sommeil, la veille, le jour, les ténèbres, enfin tous les périodes de sa vie se passent dans une série de peines inappréciables. La crainte, l'horreur, les remords, le dégoût d'être, le poursuivent pendant la nuit, l'agitent, le privent d'un repos nécessaire ; ses mem-

bres arides cherchent vainement une fraîcheur bienfaiſante ; ſi quelquefois, dans la rigueur de l'hiver, il reçoit l'impreſſion d'un froid incommode à l'extérieur, il eſt dans le même temps tourmenté par une chaleur interne. Son ame en déſordre ne trouve plus de ſubordination dans le corps qu'elle gouverne ; & ſe repaiſſant de lugubres objets qui rempliſſent pour elle toute la nature, elle n'a plus d'autre fonction dans ce corps délabré, que celle de ſentir ſes déſordres & les douleurs qui en proviennent.

La détreſſe, le déſeſpoir amènent ordinairement une ſueur qui eſt ſuivie d'une foible tranquillité ; mais bientôt après un nouveau ſerrement s'empare du malade, il revient à pluſieurs repriſes, juſqu'au moment où un ſommeil inquiet termine ces horribles criſes.

Avec ſon réveil recommencent les peines de l'hypocondriaque. Les arts dans tout leur luxe, bien loin de lui fournir un objet de récréation, le dégoûtent,

l'atriſtent. Un beau çiel, un ſoleil radieux, une campagne agréable, ſont pour lui des monſtres effrayans qui lui reprochent ſon exiſtence. Tous les liens que la nature a rendus ſacrés, ont perdu leurs droits dans ſon cœur flétri; ou s'il conſerve quelques étincelles de ces affections délicieuſes, ſon imagination les enlaidit, & il y trouve de nouveaux ſujets de mélancolie. L'intérêt, le plus puiſſant mobile de l'homme civiliſé, n'a aucun empire ſur ſon ame, ou bien s'il en a, c'eſt pour alimenter ſes craintes : il ne reſſent des paſſions du reſte des hommes, que ce qui peut le déſoler ; ſi elles n'étoient accompagnées que par le plaiſir, l'hypocondriaque ne les connoîtroit pas : c'eſt en un mot, un être apathique pour tout ce qui n'eſt pas douleur, il ne lui reſte de raiſon que pour calculer, ſavourer ſes peines, & s'en créer; l'imagination profonde & le génie dont il eſt toujours doué, lui ſervent à les aggraver, à les *orner* des attributs les plus

affreux. Ces dons céleſtes, qui font le bonheur de ceux qui les poſsèdent ſans cette infirmité, ne ſont pour lui qu'une ſource fertile de malheurs.

§. I.

Simptômes.

Pluſieurs individus ſont tourmentés par tous les ſimptômes effrayans de cette maladie, mais d'autres les éprouvent avec moins d'intenſité, & ils ne leur reviennent que par intervalle; cependant, en général, dans le paroxiſme, les hypocondres ſe gonflent, la reſpiration eſt pénible, les ſoupirs, les ſanglots même quelquefois annoncent les angoiſſes du malade; un poids, qui ſemble remonter du cardia juſqu'au goſier pour fermer l'orifice de l'arrière-bouche, l'importune & le ſuffoque; les yeux fixes, hagards, animés, brillans, triſtes, peignent les ſouffrances du corps, les déſordres de l'ame; certains rendent des vents, & en éprou-

vent un ſoulagement momentané (1); mais preſque tous ſont privés de cette douce moiteur qui lubréfie continuellement la peau des perſonnes ſaines. Leur pouls plein, ne diffère guère de l'état de ſanté : leurs urines claires, citrones, ſans ſédiment, ſont abondantes : la conſtipation eſt ordinaire à nos malades. Ils mangent ſans beſoin & ſans plaiſir; quoique portés à obſerver un régime ſévère, ils peuvent impunément méſuſer de tout; ils ne reſſentent pas préciſement des douleurs de tête; mais une ſtupeur, un tournoiement confus imprime un mal-aiſe inquiétant à cet organe. Lorſque les hypocondriaques ne ſont pas exténués par leurs longues ſouffrances, ils ſont plus vigoureux qu'ils ne ſeroient en ſanté.

Tant de maux réunis ſur un ſeul in-

(1) La quantité d'alimens que les hypocondriaques prennent, ne ſuffit pas pour abſorber en entier le gaz qui ſe dégage de leur eſtomach.

dividu, réclament tous les ſoins du Médecin, & méritent la pitié de ceux qui en ſont les témoins. Pour remplir la tâche du premier, il faut ſcruter avec ſoin les cauſes de cette infirmité, ſa marche, & tous les faits qui peuvent éclairer l'art de guérir dans le traitement.



CHAPITRE II.

Causes & Siége de l'Hypocondrie.

Tous les désordres qui bourrellent l'ame de l'Hypocondriaque, sont dus à un vice de *l'organe de la pensée.*

LA nature, ou pour mieux dire l'être créateur, a tellement combiné les ressorts de notre corps, que, lorsqu'ils sont dans leur parfaite intégrité, nous jouissons du plaisir d'exister; si le contraire arrive comme dans notre malade, l'existence ne sauroit plaire.

Les Médecins, les Penseurs, les Philosophes ont placé le siége de l'Hypocondrie dans les nerfs. Ces hommes célèbres ainsi que les esprits les plus vulgaires, conviendront qu'une maladie qui a lieu dans un corps animé, est nulle pour le cadavre. Il peut recéler quelquefois le germe de l'indisposition qui a anéanti

la vie, mais ſa manière d'agir ne reſſemble en rien à celle qu'il avoit lorſque le ſujet étoit pourvu de vie. Il ſuit de-là qu'il faut être animé, qu'il faut être ſenſible, ou ce qui eſt la même choſe, avoir des nerfs vivans, pour ſubir une affection pathologique...... En diſant que l'hypocondrie eſt une maladie nerveuſe, ils ont donc avancé une abſurdité; ils auroient poſé des principes plus juſtes, s'ils avoient ſeulement déſigné la manière dont la ſubſtance nerveuſe eſt léſée : il n'y a que le mode qui différencie les maladies, dans leurs principes elles ſont toutes unes; les nerfs, ou la ſenſibilité, ou la vie, en ſont l'origine.

Les nerfs ſont donc affectés dans cette maladie comme dans les autres : mais comment, & dans quel organe ? En conſultant ſcrupuleuſement la marche des ſimptômes, nous trouverons que c'eſt une humeur erratique, qui porte ſon action dans l'organe de la penſée, qui en dé-

prave le méchanisme. Tel que l'humeur viciée qui, après une fièvre aigue, dénature la salive, & donne aux alimens un goût amer, ou tout autre; ou tel qu'une lymphe coagulée qui en empâtant le nerf olfatif dans l'enchifrènement, empêche de percevoir les odeurs; tel encore que le bruissement qu'occasionne un métastase humoral dans l'oreille: l'œil dans l'ictère fournit une comparaison plus précise; les objets sont représentés en jaune dans cette maladie. Comme nous ne pouvons rendre sensible l'inconnu que par le connu, le prisme en dénaturant la lumiere, donne une démonstration évidente de l'effet de l'humeur morbifique sur le cerveau. Il change la forme de tous les objets que l'on regarde à travers; leurs situations sont inverses, leurs couleurs variées & décomposées; de même l'humeur hypocondriaque multiplie les idées, & teint pour ainsi dire lugubrement la pensée.

Quoiqu'il ne soit pas précisément pos-

ſible de déterminer la nature de cet humeur morbifique, il eſt facile de juger par analogie de ſon action, d'autant mieux qu'une connoiſſance plus profonde, qu'une analyſe exacte n'éclaireroient pas le traitement. Il ſuffit de connoître de quelle manière s'opère la léſion dans un organe, pour y apporter le remède, ſi elle en eſt ſuſceptible.

Les maux les plus communs à la claſſe ſédentaire, ſont le rhumatiſme, la goutte qui diffère peu de lui, l'hypocondrie, d'autres douleurs & dérangemens qui examinés ſoigneuſement, ſeront reconnus venir de la même ſource: en ſuivant la nature pas-à-pas elle fournira bientôt des données qui démontreront cette identité.

Obſervons un individu qui ait un émonctoire naturel ou artificiel, que l'humeur fournie par cet égoût, ſoit repércutée ou tarie; ſi n'ayant plus ſon cours ordinaire, elle ſe porte ſur les aponevroſes, elle donnera naiſſance au rhu-

matiſme ; ſi elle arrive ſur les capſules articulaires, elle coagulera la ſinovie, & produira la goutte ; ſi elle parvient ſur la partie extérieure de la tête, on verra paroître une incommode céphalagie ; ſi elle s'arrête au contraire ſur l'expenſion tendineuſe des muſcles frontaux, maſſeter, crotaphite d'un ſeul côté, alors la migraine tourmentera le malade ; ſi elle rentre dans l'intérieur du crâne, elle troublera le ſens de l'imagination, dépravera par conſéquent les penſées ; &, pour nous ſervir de l'expreſſion vulgaire, elle rendra le malade hypocondriaque.

Parmi les remèdes qui opèrent la répercuſſion de l'humeur artritique ou autre ſur le cerveau, le ſublimé corroſif doit tenir le premier rang : voilà pourquoi on lui a vu opérer la guériſon de la goutte, & d'autres douleurs chroniques : auſſi voit-on des vénériens guéris par ce ſel métallique, périr aux Petites-Maiſons. Les aqueux, toutes les ſubſtances capables de diminuer les douleurs artritiques, char-

rient ſur le cerveau cette humeur qui donne lieu aux fâcheux ſymptômes de l'hypocondrie, comme nous le prouverons ailleurs.

Parmi les égoûts naturels dont le reflux cauſe les vapeurs, il n'en eſt point qui les produiſent plus sûrement que les ulcères chroniques qui viennent à la gorge, & qu'on a pris pour véroliques, juſqu'au moment où les Anglois ont appris à les diſtinguer. Cette maladie nouvelle n'eſt pas préciſément bien connue, elle ſe joint ſouvent à une exputation ſanguine, qui peut être comparée au flux hémorrhoïdal ; elle alarme, & le Médecin qui la prend ſouvent pour une émophtiſie, ou un avant-coureur de la phtiſie, & le malade qui en eſt affligé. L'un & l'autre de ce flux, lorſqu'ils ſont retenus, donnent inévitablement lieu aux vapeurs, plus rarement à des douleurs rhumatiſmales ou artritiques. Il eſt étonnant que cette maladie, commune aujourd'hui, n'ait pas encore été décrite.

Très-ſouvent les ſymptômes rhumatiſmaux & goutteux ſe déguiſent de manière à échapper au Médecin ; il eſt poſſible qu'on accuſe alors mes principes d'être erronés ; quoique je n'admette pas excluſivement la goutte & le rhumatiſme capables de produire l'hypocondrie. Les réflexions ſuivantes répandront quelque jour ſur ces affections chroniques & ſur celles avec leſquelles elles peuvent ſe confondre. Il eſt ſelon moi conſtant que les maladies *barométriques*, c'eſt-à-dire, celles dont les ſymptômes douloureux ſe réveillent à certaines variations atmoſphériques, ſont dûes à une même cauſe.

Les cors ſont produits par les ſucs *onguleux*, ou cartilagineux, ou *tendineux*, ou peut-être *épidermiques*, qui s'étant épanchés dans les tégumens, y portent le ſiége du rhumatiſme & de la goutte. La pierre, la gravelle ne ſont le plus ſouvent que le produit de la goutte, dont les concrétions ſe ſont dépoſées dans

la veſſie & dans les reins. Ils ont trop d'analogie avec le tuphus des articulations, ſiéges de la goutte & des ankiloſes, pour ne pas provenir d'une origine commune ; les cors ont un rapport très-remarquable, avec le nodus des tendons dans le rhumatiſme.

Toutes ces infirmités ont de particulier de rendre ſenſible le changement de temps; c'eſt par cette raiſon que j'ai cru convenable de les appeler barométriques. Ainſi, la pierre, les graviers des reins, les ankiloſes, les cors, exemptent de l'hypocondrie, lorſqu'ils occaſionnent des douleurs dans leurs ſiéges. Plus on approfondira la nature de ces maladies, mieux on en reconnoîtra l'identité : je vais plus loin, je crois que toutes les maladies barométriques ne ſont qu'une ſeule & même maladie, modifiée ſuivant le ſiége que l'humeur morbifique occupe.

Les variations de l'atmoſphère font bien éprouver leurs actions à tous les corps de la nature, mais elles ne pré-

ſentent pas un caractère uniforme ; c'eſt cette différence que les Phyſiciens ont ſaiſie pour les meſurer : ainſi quoique le mercure ſe dilate par la chaleur, il ſert à former le baromêtre qui meſure la peſanteur de l'atmoſphère ſans avoir égard à ſa dilatation. Au lieu que le thermomètre qui eſt inacceſſible au poids de l'air ambiant, meſure la température. Il en eſt de même du corps humain ; la température y exerce bien toujours ſon action énergiquement, mais le poids & les fluides atmoſphériques n'exercent leurs puiſſances délétère que ſur certaines conſtitutions, ou ſur un individu affligé de tellei nfirmité ; c'eſt ainſi que ce qui flatte le ſens de l'un, devient dégoûtant pour un autre.

Lorſque l'obſervation appuie un fait, les ſyſtêmes & les hypothèſes doivent ſe taire. J'ai donc obſervé que l'hypocondrie eſt produite par la même cauſe que la goutte, le rhumatiſme & d'autres affections ; car j'ai vu une diſſenterie

arrêtée

arrêtée occaſionner cette maladie; ainſi, une humeur viciée eſt la ſource de différentes maladies qui prennent un caractère particulier dans chaque organe qu'elle affecte. Ce n'eſt pas toujours dans la ſuppreſſion d'un émonctoire ſuppurant qu'il faut chercher la cauſe de la goutte, du rhumatiſme, de l'hypocondrie, on la trouve ſouvent dans les évacuations cutanées, arrêtées partiellement ou en totalité, comme la ſueur des pieds, &c; cette interception donne très-fréquemment lieu à l'hypocondrie. Je me borne à énoncer ces faits dont tout Médecin attentif a été témoin; car il eſt inutile d'employer des raiſonnemens ſouvent impuiſſans pour démontrer des vérités que la ſimple inſpection rend ſenſibles à quiconque veut s'en aſſurer. D'ailleurs le langage de la médecine a beſoin d'être rectifié pour pouvoir rendre raiſon, ſans équivoque, des phénomènes qui ſont ſoumis à ſes recherches. C'eſt pourquoi nous donnerons deux paragraphes ici; le pre-

mier traitera des *ſens factices* qui, ſelon nous, conſtituent les maladies; il tendra à confirmer nos obſervations ſur les vapeurs: dans le ſecond nous montrerons l'abus du mot ſympathie, principalement employé pour expliquer les effets de l'hypocondrie.

§. I.

Des Sens Factices.

Pour claſſer un être dans la nature, après un examen exact de ſes propriétés génériques, on le rapporte à celui avec lequel il a le plus de caractères communs. Les cinq ſens, ſuivant ce principe, ont été réunis dans un ſeul genre qui eſt caractériſé par la faculté que le corps de l'animal a d'être affecté d'une manière propre à chacun: cette affection conſiſte en un tact, en un ébranlement de nerfs, déterminé analoguement à la conformation de l'organe, ou du véhicule qui tranſporte la ſubſtance à

sentir. De même, par un vice de conformation, par un arrangement non-naturel des nerfs, par une substance nouvelle ou morbifique qui porte son action sur l'expension nerveuse d'un organe, on acquiert l'idée d'une sensation inconnue; on ne peut refuser alors le rang de sens à cet organe.

Quand l'humeur goutteuse est cantonnée dans les articulations, ou que l'humeur rhumatismale est fixée sur les aponévroses & les tendons, elles y font recevoir l'impression du changement de temps, avant même qu'il arrive (1); ce que n'éprouvent pas les individus qui ne sont pas atteints de ces maladies. Cette

(1) *Avant même qu'il arrive* est une erreur, puisque s'il n'y avoit un changement de temps dans le moment que le malade ressent la douleur, on ne pourroit pas l'attribuer à la constitution atmosphérique, qui étant alors la même, ses effets ne pourroient changer. Mais telle est la manière de s'exprimer des malades, telle est même celle des Physiciens par raport aux observations barométriques, ils veullent désigner que tel effet sera suivi de tel phénomène météorologique.

faculté ſenſitive, acquiſe par le moyen de la goutte, porte donc réellement le caractère d'un ſens.

L'idioſyncraſie ſe réunit auſſi dans la claſſe des ſens factices; car ſi quelqu'un qui a une horreur innée des ſouris, ſe trouve auprès de cet animal, par une ſenſation qui lui eſt propre, qui lui eſt connue, il diſtinguera bientôt cette proximité ſans avoir beſoin d'un ſens ordinaire pour en être inſtruit.

Le fromage eſt un aliment incompatible avec la diſpoſition nerveuſe de l'eſtomac de bien des perſonnes; car quoique déguiſé dans d'autres alimens au point de n'être pas ſenſible au goût, parvenu dans ce viſcère, elles ne tarderont pas à y reconnoître ſa préſence, par les efforts qu'il fera pour le chaſſer par les vomiſſement, ou par un mal-aiſe qui ne finira que lorſque ce mets aura été pouſſé dans ceux des inteſtins qui ne participent pas à cette répugnance.

Les ſens *idioſyncraſiques* ſont trop

connus & trop multipliés pour être détaillés ici.

Le ſens factice le plus étonnant eſt celui par lequel les vaporeux reçoivent l'impreſſion du météore électrique. Ce fluide, lors même qu'il n'eſt pas ſenſible aux ſens naturels les plus délicats, décèle ſon abondance ſur le corps des vaporeux, par une impreſſion ſemblable à la ſenſation que produiroit un ſoufle légèrement chaud qui filtreroit à travers la chair; chez d'autres une irritation non-aigue, mais capable de cauſer un ſpaſme, ne laiſſe pas ignorer l'action de ce fluide ſur eux, tandis que ceux qui manquent de ce ſens électrique, en ſont impunément empreints. Cela doit faire préſumer qu'en étudiant les ſens factices, qu'en ſuivant leurs facultés, on pourra découvrir par leur moyen des ſubſtances inconnues juſqu'alors, & l'origine de beaucoup de maladies. C'eſt par les propriétés aſſignées à chaque ſens, que les ſubſtances qui ſont analogues à un or-

gane, ſont quelquefois très-nuiſibles à un autre; car ſi dans un même individu une humeur ſaine eſt portée ſur un organe qui n'eſt pas deſtiné à l'élaborer & le nourrir ou la conſerver, elle peut y devenir une cauſe de mort. Le ſerpent à ſonnette ſe la donne en dardant ſon venin par une morſure, dans ſon propre corps. Les excrémens, qui ne nuiſent point aux inteſtins, répugnent à l'odorat & au goût, & ſont incompatibles avec l'eſtomac. Le cérumen des oreilles qui eſt utile à ce ſens, imprime au goût un amertume qui le fait rejeter; il eſt peut-être poiſon. Une maladie peut donc avoir lieu par le ſeul tranſport d'une humeur ſaine ſur un organe avec lequel elle n'eſt pas analogue.

Les ſens internes ſont un autre genre qui comprend ceux qui combinent les ſenſations par le jugement, la mémoire & autres facultés de l'être penſant : ce ſont eux dont le méchaniſme eſt troublé dans les vaporeux. Si la mémoire veut

conſulter l'ouïe, la vue ſur des ſenſations éloignées, par le vice que la maladie lui fait éprouver, elle ne pourra plus y trouver que les objets triſtes & hideux, les agréables échapperont à ſa puiſſance. Si la *prévoyance* ou la *preſcience* veut porter la vue, l'ouïe dans l'avenir, ces ſens ne lui tranſmettront que des impreſſions déſagréables.

Après un examen tant ſoit peu ſévère, on ne ſauroit nier que dans une maladie, on éprouve des ſenſations inconnues en ſanté : il eſt probable que chaque maladie a un ſens diſtinct qui ſeroit le ſigne pathognomonique le plus certain.

La plaie la plus légère conſtitue un ſens ſur lequel l'impreſſion d'un corps quelconque donne lieu à des ſenſations abſolument ignorées : cette impreſſion peut être comparée à une eſpèce de goût qui lui donne un appétit pour les ſubſtances qui preſque toujours deviennent des puiſſances curatives, tandis que certaines qui flattent le palais, l'irritent & la font contracter.

Cette doctrine eſt trop nouvelle & trop au-delà des idées reçues, pour pouvoir être analyſée dans tous les phénomènes morbifiques : la conduire plus loin ce ſeroit courir le riſque de devenir inintelligible. Les vérités nouvelles ont beſoin d'être répandues par gradation, pour ne pas être repouſſées par les opinions régnantes.

Les ſens ſont donc diviſés en ſens naturels, au nombre de cinq ou plutôt de ſix, en ſens idioſyncraſyques qui ſe décèlent par des répugnances, ou des appétits qui n'exiſteroient pas ſans eux ; en ſens pacthonomonique qui ſont dus à des affections morbifiques, en ſens internes, pour les fonctions deſquelles tous les autres coopèrent.

§. II.

De la Sympathie.

La Sympathie qui eſt d'une auſſi grande reſſource pour expliquer les phénomènes de l'æconomie animale, particulièrement

dans les affections hyſtériques & hypocondriaques, doit trouver eſſentiellement ſa place dans nos recherches.

Quoique le mot ſympathie ſoit reçu parmi les Médecins, pour déſigner l'impreſſion ſur un organe par le moyen d'un autre, c'eſt encore une de ces expreſſions vuides de ſens, dont on ſe ſervoit dans les ſiècles d'ignorance, où l'on attribuoit tous les phénomènes à des facultés occultes. Il eſt étonnant que les lumières de ce ſiècle n'aient pas proſcrit ces propriétés aveugles admiſes dans l'enfance des ſciences.

Les facultés idiopatiques & ſympathiques ſont regardées comme contraires: on entend par idiopatique, l'action & l'affection ſur l'organe léſé; ce qui exprime très-bien cet effet; mais il n'en eſt pas de même pour la ſympathie; on ne peut exprimer que d'une manière obſcure par ce mot, les affections éloignées qui ſemblent rompre la chaîne des phénomènes ordinaires; il vient de deux mots grecs

qui ſignifient, *avec*, *affection*, ou affection également portée ſur deux ou pluſieurs organes à la fois ; ce qui eſt faux, les deux organes ne reſſentent pas la même ſenſation ; dans bien des cas même, l'un reçoit la cauſe & l'autre ſeul éprouve un effet ſenſible, ſelon même l'explication ordinaire de ceux qui ont écrit ſur ce phénomène : cela démontre évidemment combien cette dénomination eſt erronée.

Que les Médecins ſuivent l'exemple des Phyſiciens ; ces derniers n'emploient plus *l'horreur du vuide*, pour expliquer l'action des pompes aſpirantes : qu'ils n'emploient pas non plus, pour expliquer un phénomène phyſiologique, la *ſympathie* : qu'ils ne retardent pas par-là les progrès d'une ſcience bienfaiſante : & qu'on n'ait plus à rougir en ſe ſervant d'une expreſſion qui n'entraîne qu'illuſions. Conſidérons plutôt qu'un organe a beſoin, pour être dans ſon intégrité, du concours de la ſtructure ſaine d'un autre organe.

En donnant de l'extenſion à cette vérité, on voit, par exemple, que pour former un cerveau, il faut un eſtomac, le plexus nerveux de ce ſecond viſcère n'eſt abſolument que la prolongation du premier; ſi l'on retranchoit cette partie au tout cerveau, il ſeroit mutilé, & ceſſeroit d'être dans ſon entier. En diſtinguant les parties propres d'un organe dans un autre à qui elles viennent prêter leur ſecours, on éviteroit de recourir à la fauſſe & barbare explication des ſympathies. Cette doctrine erronée ſeroit anéantie ſi les Phyſiologiſtes ne renfermoient pas un organe dans un eſpace limité, ſi, dis-je, ils le conduiſoient juſqu'aux diverſes ramifications qui dans la plûpart (des organes) exécutent plus les fonctions que la racine, pour ainſi dire, dont ils proviennent, qui n'a ſouvent d'autres uſages que celui d'alimenter, d'entretenir ſes différentes ſubdiviſions.

Parvenu par des recherches exactes à la connoiſſance des diſtributions ner-

veuſes qui donnent la ſenſibilité à chaque partie, on aura fait faire à l'art de guérir les progrès qu'on attend, preſque ſans ſuccès, depuis Hippocrate.

Les puiſſances curatives ſont priſes, en très-grande partie, dans les remèdes internes ; elles agiſſent en purgeant, en irritant, en corrigeant les humeurs, ou, pour me ſervir des principes reçus, en agiſſant ſympathiquement ſur l'eſtomac. Cependant les Médecins n'ignorent pas qu'un grand nombre de maladies eſt purement méchanique, ſans aucune altération dans les humeurs, telle que l'apoplexie, l'aſphixie, &c. Toutes ces maladies & d'autres produites par un ſtimulus local, céderoient à une ſimple manœuvre méchanique : il eſt ſurprenant que cette claſſe de Médecins, qui avoit adopté la doctrine de Boerhaave, n'ait pas rendu à l'art l'important ſervice d'introduire, dans la pratique de la médecine, la méchanique dont ils ſe ſervoient pour étayer leurs faux ſyſtêmes. Les loix hydrauliques

qu'ils trouvoient dans la circulation du ſang, auroient dû leur faire concevoir qu'en liant les carotides, on empêcheroit le ſang d'être porté au cerveau par ces artères; que les veines exécutant ſeules leurs fonctions, elles le rapporteroient de la tête au cœur; que par-là le cerveau ſeroit bientôt débarraſſé : & que quand ce ſecours ſeroit trop lent, on pourroit ouvrir la jugulaire ce qui hâteroit l'opération, & produiroit un prompt ſoulagement.

Les remèdes internes, dans ces circonſtances, ſont des moyens ſur leſquels un Médecin raiſonnable doit peu compter.

La ſaignée, quoique le plus puiſſant, & quoique priſe dans la claſſe des méchaniques, ſuffit rarement.

Ouvrons de nouvelles carrières à ceux qui pratiquent l'art ſalutaire de la médecine; oublions à jamais la doctrine futile de ſympathie; ou ſi un reſpect pour ſon ancienneté, nous la fait conſerver,

qu'elle ne nous aveugle pas; qu'elle ne nous faſſe pas ſi ſouvent appliquer le remède, où n'eſt pas le mal; qu'un ſcalpel adroit & ſavant mette à découvert les organes de la ſenſibilité ; alors le principe de vie en nòtre puiſſance, en interceptant ſon cours, nous arrêterons les inflammations & les accidens qui en ſont les ſuites. Lorſqu'ils ſurvient un violent tétanos, après une piqûre au pied, lions la diviſion du nerf ſiatique, qui a été piquée, & cette terrible maladie ceſſera.

Toutes les fois que les nerfs, les artères & les veines qui ſe diſtribuent à la partie malade, ſeront en notre puiſſance, nous pourrons, en ſuſpendant leurs fonctions, rétablir l'harmonie qui conſtitue la ſanté.

Les expériences modernes atteſtent que la ſenſibilité eſt éteinte dans un organe, dans un membre, lorſqu'on lie le nerf qui y porte ſes ramifications.

Harvée a démontré le premier cette

fameuſe circulation du ſang qui ſe fait par le moyen des veines & des artères; il a prouvé que les premières le portent des extrêmités au cœur, tandis que les ſecondes le diſtribuent du cœur à tout le corps.

Une inflammation locale préſente toujours une accumulation de ſang; ſi elle menace la vie du malade, liez l'artère qui la fournit, & la veine ne tardera pas à diminuer cette tumeur ſanguine.

Quoique les vapeurs reçoivent leur développement par l'affection des nerfs qui forment le plexus nerveux de l'eſtomac & de l'utérus, le tronc de ces nerfs n'étant pas en notre puiſſance, il nous eſt malheureuſement impoſſible de porter ce ſecours aux malades attaqués de cette maladie : d'ailleurs l'eſtomac ne peut ſe paſſer de vie. Cependant dans le cas de manie, de folie, cas où le ſang ſurcharge le cerveau, l'on pratiqueroit en apparence avec ſuccès la ligature des carotides, ainſi que dans le délire, l'inflammation

du cerveau, & un grand nombre d'autres cas où la vie eſt attaquée dans ſa ſource; quelquefois même dans les douleurs inſupportables de goutte, une ligature analogue au ſiége du mal ſoulageroit tout-à-coup le goutteux. L'épilepſie dont on arrête, dont on empêche même les accès par la ligature des extrémités, trouveroit un moyen vainqueur dans la ligature des nerfs des extrémités, lorſqu'on pourroit découvrir que la cauſe morbifique y eſt développée. Malgré qu'il ne ſoit pas poſſible d'arrêter le cours de la vie, dans les nerfs qui portent les affections d'un organe dans le cerveau pour former les vapeurs, nous propoſerons dans le chapitre qui traite de la curation, un procédé qui y équivaudra.

La douleur, la répugnance pour les inciſions mettront immanquablement un obſtacle à la perfection de cette nouvelle & précieuſe branche de l'art de guérir.

Le Médecin, dans cette carrière, artiſte intelligent, guidera avec ſagacité les

les phénomènes de la vie, & en touchant les inſtrumens qui la départent, il la graduera ſelon le beſoin.

C'eſt une conquête pour la chirurgie, qui lui étend ſon domaine, & lui fournit une ample application de ſes travaux anatomiques.

Les terribles maladies que l'on peut combattre par ce moyen, engageront leurs malheureuſes victimes à ſe ſoumettre à une opération moins douloureuſe & plus certaine que bien d'autres qu'on emploie tous les jours, tel que l'application du moxa, qui eſt cependant un puiſſant ſecours; il opère préciſément un effet contraire à la ligature, il accumule une ſomme de vie, capable de rendre la nature victorieuſe des puiſſances morbifiques, là où elle auroit été trop foible ſans ce procédé.

Les progrès de l'art de guérir me touchent trop, pour n'avoir pas ſaiſi l'occaſion de mettre au jour, des idées qui peuvent agrandir ſes reſſources curatives. Puiſſent

ceux de mes Confrères qui me liront, ſentir la néceſſité de démontrer anatomiquement ce qu'on explique par le mot ſympathie; & que l'anatomie qui juſqu'ici n'a preſque rien ajouté à la pratique de la médecine, ſerve de baſe à la doctrine des phénomènes de la vie.



CHAPITRE III.

Des Erreurs du Traitement Actuel.

JE diſcute les erreurs du traitement actuel, non pour m'ériger en cenſeur, mais pour répandre plus de clarté ſur l'importante matière que je traite.

Tous les Praticiens s'accordent à ordonner les bains froids ou chauds pour le traitement des vapeurs, l'une & l'autre de ces pratiques ſont vicieuſes & nuiſibles au malade; une attention ſévère l'apprendra à ceux qui les ordonnent.

§. I.

Des Bains Chauds.

Le bain chaud eſt par lui-même plus funeſte que le bain froid, les Médecins ſont aſſez d'accord là-deſſus; il eſt cependant difficile d'en donner la raiſon,

du moins perſonne ne l'a fait encore d'une manière ſatisfaiſante.

D'après mon expérience perſonnelle je puis aſſurer que c'eſt la matière de la chaleur qui aggrave les ſymptômes vaporifiques, en occaſionnant une plethore *ad vaſa.* Non-ſeulement le bain chaud n'augmente pas la déperdition cutanée dans les ſujets vaporeux, mais il la diminue; non-ſeulement il ne calme pas l'impétuoſité de la circulation, mais il l'accélère. Il raréfie le ſang & les autres liquides, tandis que, par ſon ſtimulus, il conſerve dans leur calibre les vaiſſeaux contre leſquels les humeurs raréfiées preſſent fortement, particulièrement ceux contenus dans la boëte oſſeuſe qui forme la tête: de-là vient que tous les ſymptômes alarmans de l'hyſtérique prennent leur intenſité à la ſuite de ce bain. Il paroît que la matière calorifique étant abſorbée, augmente le foyer de la chaleur dans cet individu qui en eſt déja ſurchargé, puiſqu'il lui doit en partie toutes ſes infirmités.

Perſonne n'ignore que le tempérament mélancolique eſt totalement oppoſé aux autres tempéramens ; cette diſparité ne ſe trouve en aucun cas, plus ſaillante que dans l'uſage des bains tiédes qui étant d'un grand ſecours dans toutes les inflammations, nuiſent aux hypocondriaques, quoiqu'ils ſoient pourvus d'un ſurabondance de chaleur. Ce fait donne à préſumer qu'il y a une grande différence entre l'inflammation & ce que nous pourrions appeler échauffaiſons ; dans l'inflammation, un ferment ou corps étranger détermine une putréfaction, une éroſion, ce qui s'exécutant dans un organe vivant, doit produire une irritation d'où naît la chaleur ; car on pourroit poſer pour principes que par-tout où il y a irritabilité, il y a excès de principe vital ; par-tout où il y a excès de principe vital, il y a ſurabondance de chaleur. Les bains alors diſſéminant uniformément la chaleur, tant en s'en emparant, qu'en calmant l'irritation locale par le relâchement des

parties, & par la diſſolution du ſtimulus qui l'a produite, tandis que chez l'hypocondriaque, l'excès de chaleur eſt tempérament, elle lui eſt propre, comme la couleur jaune de la peau l'eſt à l'ictérique.

Il ſuit de-là que le malade affligé de cette maladie ſemble avoir une grande tendence à abſorber la chaleur : on ſeroit tenté de croire que l'abſorption de la chaleur eſt préciſément l'effet phyſique de ſon mal, ce ne ſeroit peut-être pas trop s'éloigner de la vérité en comparant le vaporeux à l'hydropique. Dans l'un, c'eſt une accumulation d'eau qui forme la maladie, dans l'autre, une accumulation de chaleur qui ne ſeroit pas mal nommée *thermopique.*

Le parallele de ces deux maladies va plus loin; la première doit ſon origine à une humeur répercutée ou arrêtée qui, dans un tempérament prédiſpoſé, porte ſon action ſur le tiſſu cellulaire, & détermine l'infiltration; dans la ſeconde, comme

nous l'avons ſouvent répété, c'eſt auſſi une humeur répercutée qui accumule la chaleur ſur l'organe qui en eſt ſuſceptible. Comme le tiſſu cellulaire filtre par la tranſpiration inſenſib le& par la ſueur, l'humide; l'organe de la vie, le cerveau & ſes diviſions ſécrétent la chaleur: ainſi, l'un & l'autre de ces organes peuvent être obſtrués par la ſubſtance qu'ils élaborent, qu'ils départent au reſte du corps, où ils la tiennent dans un juſte équilibre.

Quoiqu'on ne puiſſe pas donner une démonſtration rigoureuſe de ce phénomène, à cauſe de la grande incoerſabilité de la chaleur, les probabilités ſemblent l'étayer, l'inſpection ſeule du malade la décèle, la dénomination de vapeurs l'appuie encore. Le malade dit ordinairement: *il me prend des feux, des bouffées de chaleur me montent de l'eſtomac à la tête;* & puis cet excès de vie qui eſt au-deſſus de la puiſſance organique

de l'individu malade, ne provient-il pas d'une ſurabondance de chaleur?

Les Anciens, les plus célèbres Philoſophes ont déſigné la vie par la chaleur, effectivement nous ceſſons de vivre lorſque le foyer calorifique eſt éteint en nous.

L'expérience & la raiſon prouvent donc que les bains chauds ſont funeſtes aux hypocondriaques; les bains froids, ſans avoir les inconvéniens d'accroître la chaleur en ont un qui produit à-peu-près le même effet par une vertu analogue.

§. II.

Des Bains Froids.

Le bain froid eſt tonique, il augmente la force, il endurcit; le vaporeux qui en a déja trop, qui demande à être rélâché, ne peut bien ſe trouver d'un pareil traitement.

Le ſang chez lui, gorge les ſinus ca-

pitaux, la preſſion de l'eau baignante, le rigor le font refluer avec force dans ces ſinus; il arrive même ſouvent qu'ils répercutent l'humeur artritique ou rhumatiſmale dans la tête; & le malade bien loin d'avoir gagné de l'amélioration dans ſon état, ſe trouve fruſtré dans ſon attente, & gémit de ſa ſituation aggravée.

Ils ont paru avoir quelques ſuccès, du moins M. Pomme les a beaucoup vantés; mais il aura confondu une eſpèce d'apathie, une indolence mélancolique, une flaccidité cachectique avec les vraies vapeurs; alors les toniques doivent produire les miracles que nous raconte M. Pomme.

En général toutes les maladies, particulièrement les chroniques donnent un caractère de triſteſſe aux malades, ce qui aura fait prendre à certains Médecins, les ſymptômes d'une autre maladie, pour les vapeurs: l'adminiſtration des bains froids aura convenu à la vraie maladie, & par

cette méprise, on aura cru guérir les vapeurs, tandis que ç'aura été toute autre maladie; c'est cette erreur qui a fait tant de partisans aux bains froids.

§. III.

Régime & Remède.

Les boissons chaudes sont encore un abus, ou plutôt c'est une négligence de la part des Médecins traitans qui, quoiqu'ils ne les ordonnent pas, sont peu soigneux de les défendre; en cela, si nos principes sur la chaleur sont vrais, comme l'expérience l'atteste, ils errent. Quelques anti-spasmodiques énergiques que le malade prenne dans une potion chaude un peu copieuse, il n'en éprouve que peu ou point de soulagement, & quelquefois elle aggrave les symptômes. On attribue ce manque de succès à la *bizarrerie de la maladie*, au peu d'efficacité des anti-spasmodiques; l'une & l'autre sont accusées à tort. On ne peut juger

ſainement d'un remède, qu'en éloignant ſoigneuſement la matière de la chaleur.

La ſoupe eſt un mets que l'on regarde comme ſain : l'ancien uſage qu'on en fait, contribue à lui mériter une vénération qui ne permet pas de ſcruter ſes bienfaits.

L'économie groſſière, une reſſource peu coûteuſe pour nourrir les eſclaves, auront donné naiſſance à cet antique & pitoyable ragoût.

Il eſt vrai cependant qu'une tiſane, qu'une décoction de viande eſt un compoſé nourriſant & reſtaurant, qui fait le plus grand bien à ceux qui le prennent à propos.

Sans pouſſer plus loin mes réflexions, ſur une patée lourde, qui ouvre toujours un dîné, même le plus délicat; il eſt eſſentiel d'aſſurer les vaporeux que ce plat ne peut être mangé que chaud, & ſans être uni à un aliment frais tel que le pain; par conſéquent il doit leur nuire par la trop grande quantité de parties calorifi-

ques qu'il peut leur tranſmettre ; d'ailleurs la ſoupe ne ſauroit égayer.

Sans l'abſurde & ſuranné reſpect conſacré par une longue tradition, & ſans une habitude priſe avant l'âge de réflexion, elle ſeroit proſcrite de la table du citadin, & reléguée dans la chaumière où elle a pris naiſſance, pour exercer l'eſtomac robuſte du campagnard qui chercheroit vainement une nourriture qui la remplace ; parce que la vigueur & l'exercice du payſan demandent des alimens qui ne ſe conſomment pas aiſément, & qui le nourriſſent bien ; & il trouve dans celui-ci un corroborant économique.

Comme la force de l'habitude prévaut ſouvent ſur la nature primitive, quelques perſonnes qui s'en ſevreroient, pourroient bien éprouver de légers accidens qui ne ſauroient avoir de ſuites fâcheuſes.

Les alimens doux, fades, le laitage, les végétaux, l'eau pure pour boiſſon

ordinaire ne conviennent pas aux vaporeux ; en parlant du traitement dans le chapitre ſuivant, nous en donnerons les raiſons ; ſi elles ne ſont pas convaincantes les faits y ſuppléeront.



CHAPITRE IV.

De la Curation.

D'APRÈS nos données, il eſt évident que la première indication à remplir dans le traitement des fortes & continuelles attaques thermopiques, eſt de rappeler l'humeur rhumatiſante ou artritique dans un ſiége où la matière morbifique ſoit moins funeſte aux malades. On y réuſſira par l'application des rubéfians & ſynapiſmes aux extrémités.

On doit avoir quelquefois recours aux émonctoires, tels que le cautère, le ſéton, le cautère actuel par le moxa (1),

(1) Je me ſers du mot moxa, pour déſigner la brûlure faite par une ſubſtance inflammable de forme conique, quoique dans le vrai, le mot moxa ſoit le nom d'une matière cotoneuſe qu'on retire, dans la Chine, au-deſſous des feuilles d'une eſpèce d'armoiſe; mais comme la médecine à pris ce ſecours des Chinois, on conſerve le nom de la ſubſtance qu'ils emploient, qui eſt devenu générique & pour l'opération & pour la matière inflammable.

ſoit par un cilindre de coton, ſoit par quelque compoſition pyrotechnique, faite avec la poudre & tout autres ſubſtances inflammables. Cette méthode de former le moxa, a un avantage ſur celle des Chinois, en ce que l'eſchare eſt plus profonde, & la brûlure plus prompte, le génie du Médecin lui fera varier ce procédé ſelon les indications: il trouvera dans la pyrotechnie des moyens multipliés pour s'adapter aux différens cas qui ſe préſenteront à lui.

Si la pratique des Chirurgiens n'offroit des exemples fréquens des brûlures faites par la poudre, je m'étendrois ſur un moyen que je crois avoir employé le premier.

Lorſque l'uſage de la brûlure ſera plus généralement adopté, on verra alors que le choix de la ſubſtance inflammable n'eſt pas indifférent. Mais juſqu'au moment où les recherches ſur cet objet auront acquis leur perfection, la détonation ſubite de la poudre fournira un

moyen prompt d'opérer la révulsion demandée.

Comme il a été déja dit, la plaie eſt un ſens ſur lequel les ſubſtances agiſſent comme dans le goût : l'air dans les pays chauds, qui baigne une plaie ou la peau imparfaite, tendre & ſenſible d'un enfant nouveau né, qui n'eſt pas encore défendue par la compacité de l'épiderme, donne lieu au tétanos. Dans les climats moins chauds, la même conſtitution atmoſphérique, ou peut-être une autre, produit une ſenſation ſur une plaie qui détermine les ſymptômes des vapeurs. En ſaiſiſant cet effet pour nous guider dans la curation, nous n'avons qu'à mettre les nerfs à découvert par un épiſpaſtique; nous ſavons que l'opium ſtupéfie les nerfs, qu'il empêche l'action des irritans ſur eux; appliquons cette drogue ſur la plaie nouvellement faite, leurs bouches abſorbantes porteront à leur racine commune, au cerveau, ce beaume du repos. Par ce moyen, ſans troubler les organes

de

de la digeſtion, qu'on intervertit trop ſouvent, on uſera d'un remède efficace, & la ſuppuration dont il ſera ſuivi, débarraſſera le cerveau de l'humeur morbifique dont il eſt abreuvé.

Cette méthode équivaudra à la ligature qu'il n'eſt pas poſſible de pratiquer dans le cas de vapeurs. Il n'eſt pas indifférent d'appliquer indiſtinctement l'épiſpaſtique ſur toutes les parties, cependant l'expérience ne nous a pas encore appris où l'on devoit l'établir dans un cas donné.

Le nez contient une expanſion nerveuſe preſque à nu, qui eſt très-proche de ſon origine; auſſi l'application des narcotiques, des fumées des matières animales ſur le nerf olfatif, ſoulage les vaporeux dans leurs accès. Le tabac ramène les eſprits; en diſtendant il procure une moiteur ſalutaire à ceux qui en prennent le matin lorſque leurs ſens ſont engourdis; il ſembleroit même par la ſenſation qu'ils éprouvent alors, que le cours des fluides

eſt différent dans le ſommeil, de celui de la *veille.*

Une plaie rend les vaporeux plus acceſſibles aux variations météorologiques; il eſt important de les en défendre par des remèdes qui aient une action capable d'en triompher; l'opium remplira cette indication.

Pour le dire en paſſant, on voit par l'analogie du tétanos ſurvenu après une piqûre au pied, le rapport immédiat qui exiſte par les conduits nerveux qui aboutiſſent de la tête aux pieds, ce qui vient à l'appui de la grande tendance qu'a l'humeur goutteuſe d'être portée par cette voie dans la ſubſtance du cerveau. Ainſi, il eſt très-important d'établir la tranſpiration aux pieds, à quoi l'on peut parvenir en ramolliſſant la peau par des lotions émollientes & anodynes. Il eſt prudent de ne pas appliquer directement ſur la peau des pieds, des bas dont la matière colorante ſoit aſtringente, il faut alors les garantir par

des chauffons de laine, de coton, de fil non coloré. Ce défaut de précaution fait plus de mal, qu'on ne feroit tenté de le croire d'abord.

On trouvera toutes les puiffances curatives dans les paragraphes qui traitent des fix chofes non-naturelles avec lefquelles elles auront un rapport.

Auparavant d'avoir recours à des topiques auffi douloureux, auffi actifs que les fynapifmes & les cautères, il faut tenter un régime anti-fpafmodique; il fuffit très-fouvent feul : il confifte à choifir dans ces fix *chofes* que les Médecins appellent *non-naturelles*, [qui feroient bien mieux appelées les fix befoins de l'animal], tout ce qui peut convenir aux vaporeux, les calmer & les guérir, qui font;

1°. L'air.

2°. Les alimens.

3°. Les fécrétions, les excrétions.

4°. Les paffions.

5°. L'exercice, le repos.

6°. Le fommeil, la veille.

§. I.

De l'Air.

L'atmoſphère doit être humide, en état de lubréfier la peau, d'en corriger la grande rigidité, & en l'amoliſſant, donner iſſue à une tranſpiration bienfaiſante ; il faut pour cela que la température ne ſoit pas trop froide: par exemple, Paris & Lyon, par leurs ſituations ſur des rivières, par leur climat, par leur population, ſont deux villes qui conviennent parfaitement aux vaporeux.

Il eſt important que ces malades vivent dans un pays où la population eſt conſidérable, tant par ce qu'ils ont d'objets de diſſipation plus à leur portée, que parce que la perſpirabilité étant plus grande, elle détermine la tranſpiration en formant un bain qui devient ferment de cette évacuation.

Les Philoſophes ont obſervé ſagement que l'ame acquéroit un plus vaſte déve-

loppement, là où les hommes ſont amaſſés en grand nombre ; ils ſe prêtent mutuellement des facultés intellectuelles qu'ils n'auroient pas, s'ils étoient iſolés ; tel déliréroit dans la ſolitude, qui enfante dans une cité bien peuplée des projets utiles à la ſociété, & jouit du plaiſir d'avoir concouru au bonheur de ſes ſemblables.

Les vents ſecs, ceux du nord, tous en général, ſuivant la région où ſe trouve l'hypocondriaque, ſont ſuſceptibles de lui nuire ; il faudroit avoir des connoiſſances que les Phyſiciens ſont bien loin de poſſéder, pour déſigner dans un pays donné à quel vent les hypocondriaques doivent leur criſe : il n'y aura qu'une longue obſervation qui pourra opérer ce grand ouvrage. Il eſt conſtant que dans tous les pays les perſonnes attaquées de douleurs, les reſſentent fortement aux époques des variations de l'atmoſphère. Si ces faits étoient étudiés avec ſoin, ils répandroient un grand jour ſur la phyſique générale, & ſur l'œcono-

mie animale : un tel vent affecte les goutteux, les rhumatiques, tel autre les lunatiques, celui-là les enkilosés, un autre détermine l'apoplexie, la paralysie.

Il est probable qu'ils entraînent avec eux des miasmes délétères qui portent une action mal-faisante dans un corps prédisposé ; car en bien observant, on voit que ce n'est pas toujours le même vent, dans un même pays, qui renouvelle les anciennes douleurs ; mais ce qui est plus ordinaire, c'est que les personnes infirmes ne se trompent pas sur les variations de l'atmosphère, & prédisent le changement de temps (1).

L'hypocondriaque est affecté dans les temps orageux ; selon les apparences c'est la matière électrique qui opère cette affection ; quelque vent qui règne alors suivant les pays qu'il habite, l'effet sur lui est constamment le même ; nous en par-

(1) Voyez la note du §. I. chapitre II.

lerons en traitant de l'action de l'électricité.

Les Chymiſtes ont reconnu que certaines ſubſtances ſont plus évaporables que les autres ; ce fait eſt ſenſible à ceux même qui n'ont pas intention de le vérifier. Si on laiſſe dans deux vaſes égaux, une égale quantité d'encre dans l'un, & une égale quantité d'eau pure dans l'autre, celui qui contient l'encre ſera bien plutôt abandonné par cette liqueur, que l'autre ne le ſera par l'eau. Il eſt probable que l'encre contenant une plus grande quantité de ſubſtances étrangères, donne à l'atmoſphère la puiſſance de diſſoudre l'eau, leur véhicule, plus promptement que ſi elle étoit pure, ou empreinte d'une autre ſubſtance. Sans entrer dans des détails abſolument étrangers ici, nous pourrons affirmer qu'une ſubſtance facilite, accélère l'évaporation plus qu'une autre, c'eſt-à-dire, que cette ſubſtance donne plus de facilité à l'atmoſphère pour diſſoudre les liqueurs & s'en ſaturer.

Il faut donc que les vaporeux ſoient empreints d'une ſubſtance qui ne donne pas de priſe à la force diſſolvante & attractive de l'atmoſphère, ou peut-être le défaut de tranſpiration eſt-il dû chez lui à la force organique du ſyſtême vaſculeux lymphatique, ou plutôt à une électriſation en moins qui empêche la circulation dans les vaiſſeaux capillaires de l'intérieur à la ſurface du corps : je propoſe ces doutes, afin que les obſervateurs réuniſſant leurs lumières, parviennent à découvrir le vrai.

La bile dominant dans les tempéramens mélancoliques, les vaiſſeaux lymphatiques, tout le tiſſu de la peau en ſont gorgés ; les ſubſtances graſſes & huileuſes, étant moins évaporables que les aqueuſes, les vaporeux doivent néceſſairement peu tranſpirer. Ce qui vient à l'appui de ce fait, c'eſt que le peu de tranſpiration de ces malades eſt onctueuſe ; s'ils font uſage du vin, ces parties

huileuſes ſeront rendues plus fluides, & en état d'être tranſpirées.

§. II.

Des Alimens.

Dans la nombreuſe claſſe d'alimens que les quatre parties de la terre offrent à l'homme, il s'en trouve aiſément qui rempliſſent l'indication demandée. De tous, nuls ne conviennent mieux que les ſubſtances animales, les vaporeux dont la vigueur de l'eſtomac eſt ſans action par ſon apathie à écouter ſes beſoins, trouveront dans le tiſſu des viandes de quoi l'exercer; la ſalive abondante qu'ils rejettent ſouvent, les ſucs gaſtriques qui leurs nuiſent par leur abondance, ſeront abſorbés par une quantité d'alimens, proportionnée à la leur.

Le travail de l'eſtomac ſoulagera immanquablement la tête: ce n'eſt pas ſans raiſon que le peuple, par une ancienne

tradition, penſe qu'il faut faire manger de la ſoupe aux maniaques, c'eſt-à-dire, donner de l'action à l'eſtomac en le gorgeant; il dit proverbialement *qu'il a la tête foible, parce qu'il a le ventre creux.*

La diète eſt d'un puiſſant ſecours en médecine, lorſqu'on a à combattre une plénitude humorale. Pourquoi la pratique contraire dans un cas oppoſé, ne peut-elle pas être employée avec ſuccès?

Les ſucs animaux nourriſſent mieux que les végétaux; par leur force nutritive les premiers portent la vigueur du centre à la circonférance, & purgent, pour ainſi dire, par cette activité, la peau, en déterminant la tranſpiration, ſoit par une eſpèce de ferment ou de toute autre manière. Non-ſeulement il eſt eſſentiel de prendre une nourriture ſucculente, mais encore il faut la prendre abondante, néanmoins le faire par gradation, pour éviter des indigeſtions auſſi rares que peu redoutables pour les vaporeux.

Quoiqu'on ait interdit à ces malades

l'usage du vin, comme irritant, aucune boisson ne leur convient mieux, sur-tout choisie analogue à leur état. Les bons Physiologistes ne peuvent nier que le vin ne soit calmant & stupéfiant. Lorsqu'un yvrogne chancelle, il n'est pas probable que ce soit par trop d'irritation, c'est plutôt par la stupéfaction des nerfs qui répandent la vie dans tout son corps : elle doit y être alors à demi-éteinte, ses membres n'exécutent qu'imparfaitement leurs mouvemens, il est, à proprement parler, attaqué dans cet instant d'une paralysie, d'un affection commateuse passagère qui se dissipera lorsque la cause sera détruite. Pour rendre ceci clair, il faut observer qu'il y a dans le corps animal deux puissances qui le font tendre à persévérer dans son être; la première est le principe de vie qui est porté dans toutes les parties par les nerfs; la seconde, une force de végétation qui s'exécute par le systême vasculeux. Il suffit, pour que cette dernière puissance conserve son action, que le mo-

teur d'où elle part, ſoit pourvu de la vie organique qui lui eſt propre ; cet organe, qui eſt le cœur, eſt le centre de la force végétante, comme le cerveau eſt le centre du principe de vie (1).

La paralyſie des extrêmités avec perte de ſentiment, fournit une application ſimple de ces principes, ſoit que cette paralyſie ſoit la ſuite d'une affection morbifique, ou qu'elle ſoit le réſultat d'une ligature du nerf qui vivifie ces parties, faite à deſſein.

Il arrive dans ces circonſtances que le ſentiment eſt abſolument éteint, mais les veines, les artères & tout le ſyſtême vaſculeux circulent les humeurs de la même manière qu'en ſanté. Les deux queſtions que ce phénomène préſente naturellement, ſont de ſavoir ſi les fonctions des

---

(1) Ceci paroît contredire les principes que nous avons poſés au chapitre II, que lorſqu'il n'y avoit pas de ſenſibilité, il n'y avoit pas de vie ; un moment de réflexion fera diſparoître ce qui pourroit ſembler paradoxal dans ce que nous avançons actuellement.

veines, artères & vaiſſeaux lymphatiques s'exécutent par une force organique, conſervée dans ces membres quoique paralyſés, ou ſi ne ſervant que de canal, elles reçoivent ſimplement l'impulſion du cœur : dans cette dernière queſtion les artères ſe rempliroient uniquement du ſang qui y eſt dardé par le mouvement de ſyſtole, & les veines le raporteroient par l'eſpèce d'aſpiration de la diaſtole. Cette explication paroît très-bien quadrer avec l'état où doit ſe trouver un membre atteint d'une paralyſie complette, dans laquelle le membre conſerve toujours la circulation; mais il eſt, en outre, néceſſaire que le membre paralyſé ait une puiſſance vitale qui l'empêche de ſe putréfier, & qui ſoit à même d'opérer la nutrition & l'accroiſſement; comme on l'obſerve dans le fétus qui n'a, dans le ſein de ſa mère, que cette puiſſance végétative. Une huitre pour croître & ſe développer, & peut-être nombre d'animaux

n'ont que ce genre de vie; le type de cette existence est parfaitement semblable à la végétation : les ongles croissent, les poils sont régénérés, la transpiration insensible, & enfin la nutrition ont lieu dans les membres paralysés & privés de sentiment.

Il y a donc très-certainement deux espèces de vie dans l'animal, la vie sensible, ou l'irritabilité, la vie nutritive & végétale; ces deux espèces de vie peuvent perdre l'équilibre dans lequel l'auteur de toutes choses les a placées. Il en résultera alors différens symptômes, selon que l'une ou l'autre surabondera. Notre yvrogne, par conséquent, ayant éteint la vie sensible, en stupéfiant les nerfs, il ne doit plus lui rester que la vie végétante, vie dont le sommeil est le terme le plus rigoureux, c'est-à-dire, que cet état de l'homme est presque toujours une végétation absolue. Le vin opère sur les nerfs l'effet que produit une ligature dans

un membre donné ; il prive tout le corps de ſentiment, comme l'autre en comprimant le nerf, en prive un membre.

La vie ſenſible étant en excès ſur la vie végétante dans le vaporeux, le vin & les autres ſtupéfians ſont donc des moyens sûrs de ramener l'équilibre qui doit conſtituer la ſanté ; il concourra avec les autres moyens dont nous demontrerons la néceſſité, à opérer une cure radicale.

Parmi les vins dont les vaporeux doivent faire uſage, le bourgogne tient le premier rang, non les capiteux comme le macon, le vougeaux, le nuitz, le baune ; mais les vins qui viennent immédiatement après, certains du Chalonnois, les premières qualités d'Auxerre, & autres petits vins agréables qui ne ſoient pas dépouillés de leurs parties rouges ; deux ou trois ans eſt l'âge qu'il faut préférer ; le bordeaux, qui l'emporte pour l'uſage des perſonnes bien portantes, doit le céder aux vins ci-devant dénommés ; encore

faut-il que par un long trajet de mer, & par un doux cahotement, il ſe ſoit dé-pouillé de parties rouges dont-il ſurabonde. Ceux qui ne connoiſſent pas les vins de Bordeaux & les petits vins de Bourgogne, ſeront étonnés que nous deſirions ſpolier les uns de leurs parties rouges, pendant que nous conſeillons de les conſerver dans les autres. Le bordeaux dans ſa nature eſt gros, il ſemble une bouillie rouge qui ne ſauroit être agréable ni généreuſe; tant qu'il la conſerve, il n'eſt pas mûr, ou ce qui eſt la même choſe, il n'eſt pas en état d'être bu.

En général tous les vins nommés froids conviennent très-bien à nos malades & à tout individu; les femmes ne doivent pas répugner d'en boire un tiers ſur deux tiers d'eaux: en outre le vaporeux étant obligé d'uſer du régime animal, le vin lui devient indiſpenſable; il eſt mieux en état de diſſoudre les ſucs graiſſeux que l'eau, ils forment même enſemble une ſubſtance balſamique: les beaumes ſa-maritains,

maritains, le baume lucatelli en sont des exemples.

Les vaporeux feront deux bons repas, le dîner & le souper; ce ne sera que par ce régime qu'ils pourront avoir dans la suite des nuits paisibles; & s'il est vrai, comme il est déja dit, que la matière artrhitique ou rhumatisante, soit portée à la tête pour former le vaporisme, le régime prescrit doit renouveler les symptômes de la goutte & du rhumatisme; puisque selon les Médecins non-seulement ce régime entretient ces maladies, mais encore il y donne lieu.

On objectera judicieusement que c'est procurer un triste échange à nos malades; s'ils répondoient eux-mêmes à cette objection, il n'y auroit aucun d'eux qui ne préférât ces deux maladies.

Au lieu que le régime anti-phlogistique & végétal qui est ordonné dans le vaporisme, combat très-puissamment la goutte & défend de ses attaques l'individu qui l'observe; ainsi le vaporeux n'au-

roit pas d'eſpoir d'être délivré de cette maladie, parce que les extrêmités, les articulations, les aponévroſes ſeroient inacceſſibles à des douleurs, qui procureroient une révulsion ſalutaire.

D'ailleurs toutes les fois qu'on peut ſatisfaire un beſoin naturel, ſans courir aucun riſque, on doit le faire, en ce que la machine préoccupée, ſatisfaite même, eſt étourdie ſur ſes propres maux. Perſonne n'ignore qu'après un grand repas, les forts mangeurs ſont ſouls, quoique n'ayant pas bu du vin; la ſeule réplétion cauſe à ces individus cet état d'yvreſſe. Ce fait concourt à prouver que les vaporeux doivent remplir leur eſtomac, pour enlever à la tête un travail pénible, & leur faire oublier les penſées triſtes qui les pourſuivent ordinairement. C'eſt peut-être avec raiſon que Jean-Jacques a ſoutenu que la réflexion étoit un état contre-nature & pénible pour l'homme; c'eſt pourquoi il ſe trouve indiſpoſé lorſqu'il penſe forte-

ment dans le travail de la digeſtion, elle en eſt même ſuſpendue & troublée : auſſi la vie d'un gourmand eſt-elle plus une végétation, que l'exiſtence d'un être penſant. Or, ſi les travaux de l'imagination ſont au-delà des limites que la nature avoit tracées à l'homme, il faut néceſſairement un art qui guide ce travail, pour qu'il ne devienne pas funeſte. Aucun ſiècle, aucune race n'en a eu autant beſoin que la préſente. Par combien d'angoiſſes & d'amertumes ſecrètes, les hommes célèbres, nos contemporains, n'ont-ils pas acheté l'avantage de nous enrichir de leurs productions brillantes ; l'éloquent Jean-Jacques en eſt un triſte exemple.

Une abondante nourriture animale détermine non-ſeulement un travail ſalutaire dans l'eſtomac, mais encore, comme l'aſſurent les Médecins, une putréfaction qui eſt avantageuſe dans ce cas, en ce qu'elle diminue la texture ſerrée & vigoureuſe des ſolides qui acquièrent par-là la ſoupleſſe dont ils manquoient.

Auſſi les Médecins voient-ils rarement les vaporeux attaqués de fièvres putrides. Ils ont un tempérament qu'on pourroit appeler anti-ſeptique, tellement ils ſont peu ſuſceptibles de contracter cette eſpèce de maladie.

De tous les tempéramens, le moins ſujet à l'hypocondrie, eſt le tempérament ſanguin ; il eſt poſſible, par le concours des cauſes phyſiques, de former un tempérament donné : par exemple, chez l'hypocondriaque, le régime preſcrit, procurera le tempérament ſanguin. Les obſervateurs ſavent que tel tempérament eſt inacceſſible à telle maladie, & ſujet à telle autre ; ainſi avec un tempérament ſanguin, le malade ſera travaillé de la goutte ou du rhumatiſme ; avec le tempérament bilieux & mélancolique, il le ſera par l'hypocondrie : ce qui contribue à prouver que les douleurs rhumatiſmales & goutteuſes peuvent devenir cauſes des vapeurs, ſelon la modification des tempéramens.

Sans même que le changement de tempéramens ſoit effectué, il arrive que les ſymptômes vaporifiques ceſſent tout-à-coup, lorſque les douleurs artrhitiques & rhumatiſantes s'emparent du malade, & *vice versâ*, lorſque ces douleurs le quittent l'hypocondrie le reprend : cela apprend encore que la matière qui conſtitue la douleur dans les articulations & les aponévroſes, ſe réduit ſur la ſubſtance du cerveau, à produire une angoiſſe & autres ſymptômes de vapeurs ; la même cauſe donne lieu dans divers organes à des phénomènes de douleur & de trouble, qui ne ſe reſſemblent en aucune manière.

Parmi les végétaux, il ne faut pas que le vaporeux répugne de manger des oignons, ciboules & aïls crus, ſur-tout dans le paroxiſme ; outre que ces alimens augmentent la tranſpiration, qu'ils déterminent ſouvent la ſueur, ils donnent au cerveau une vigueur qui le rend victorieux des effets de l'humeur hypocon-

driaque ; ils étourdiſſent par leur âcreté, ils occaſionnent un mouvement fébrile qui eſt très-favorable à nos malades : c'eſt de cette manière que le travail de la digeſtion leur eſt ſalutaire. Les vapeurs ne ſont jamais accompagnées de fièvre ; au contraire, lorſque cette dernière eſt dans un individu, les vapeurs l'abandonnent. Lomnius & autres ont obſervé que la fièvre quarte guériſſoit la mélancolie, la manie, & lorſqu'elle dure long-temps, l'épilepſie. Il y a donc des maladies qui en détruiſent une autre. Si les fièvres intermittentes étoient contagieuſes, on auroit eſpoir, par leur inoculation, de délivrer de ces horribles maladies ceux qui en ſont affligés. On n'a pas des données aſſez certaines pour l'aſſurer ; cependant l'obſervation ſuivante paroît concluante.

Un jeune homme qui, par un voyage de ſix lieues de ſon domicile, fut expoſé à cet éloignement aux émanations marécageuſes d'un foſſé qu'on

déblayoit ; à ſon retour au lieu de ſon ſéjour, il fut attaqué d'une fièvre tierce, quoique la conſtitution n'y fût point fiévreuſe. Ce jeune homme avoit une maîtreſſe à cinq lieues de ſon domicile & à onze de l'endroit où il avoit contracté ſa maladie; il fut la voir : cette fille ſe portoit très-bien, & il n'y avoit aucune fièvre dans le pays : à la ſuite d'une ſeule entrevue elle fut enceinte, & la fièvre ſe déclara dès le lendemain. Cette preuve ſemble rigoureuſe, on tire en médecine ſouvent des conſéquences de faits moins bien conſtatés. Il n'y a ici aucune influence atmoſphérique & commune qui puiſſe être accuſée; enfin tout eſt dû probablement à l'inoculation. On peut tenter des expériences, elles ne peuvent nuire, pour ſavoir quelle eſt l'humeur contagieuſe dans cette maladie, ſi c'eſt la lymphe ou ſi c'eſt le ſang, la médecine s'agrandira d'autant ſi la réuſſite confirme mes probabilités.

Lorſque le malade ſera trop altéré &

échauffé, il peut prendre entre ſes repas quelques verres de boiſſons rafraîchiſſantes, les fermentées ſont préférables. Il peut par intervalle, ſi ſon appétit lui permet, ſe paſſer de ſouper pour annuller toutes les fécules alimenteuſes ; cette pratique équivaudra à une purgation.

Il eſt inconteſtable que la bile domine dans les vaporeux; il eſt auſſi reconnu que les végétaux herbacés fourniſſent beaucoup de cette humeur. Il eſt donc impoſſible de détruire la ſurabondance de bile des vaporeux, ſi l'on perſiſte à leur permettre le régime végétal. Ceci ne ſe prouve pas ſeulement par des obſervations particulières à l'homme ; on s'en convaine encore par l'inſpection de différens animaux. Le mouton, le bœuf, & tous les herbivores ſont pourvus d'une plus grande quantité de bile que les carnivores : l'aigle & pluſieurs oiſeaux de proie rejettent leur excédent des ſucs gaſtriques, mais non de bile, elle ne les incommode jamais.

Il ſuit de-là, que le régime animal engendre plus de ſucs gaſtriques, & le régime végétal plus de bile. Etant obligé pour la curation de l'hypocondrie d'adopter le régime qui fournit le moins de bile, il faut abſolument ſe décider pour le régime animal.

§. III.

Des Excrétions & des Sécrétions.

Les excrétions & les ſécrétions, ſans être abſolument interverties, ne ſe font pas ſelon l'ordre naturel : les excrémens péchent par leur qualité, & certains par leur quantité. Les ſécrétions ſont anéanties ou bien diminuées, les matières ſtercorales ſont dures, sèches, (1) & ſont évacuées au plutôt dans

(1) Lorſque les excrémens ſeront rendus avec difficulté, ſeront durs & arides, il feroit important que le malade prît des lavemens par intervalle. Peu de pratiques ſont auſſi ſouvent employées que l'injection par le moyen des ſeringues, malgré l'imperfection de cette machine même les plus artiſtement faites. On

le cours du jour naturel. L'urine citronne eſt abondante & crue ; l'humide

---

ne ſera pas faché de trouver ici la deſcription d'une ſeringue qui obviera à toutes les incommodités de celles connues. En ſe repréſentant une machine pneumatique, à deux corps de pompe, on aura aiſément l'idée de ſa conſtruction & de ſon mécaniſme; elle ſera compoſée de deux cylindres qui auront chacun la moitié de la capacité d'une ſeringue ordinaire ; ces deux corps cylindriques creux, faits de verre, de cuivre, ou autre métal, ſeront fixés dans un vaſe métallique, ſoutenu & attaché ſur un trépied de la hauteur de deux pieds; ce vaſe aura une forme ovale de ſix pouces de profondeur, d'un pied dans ſon diamètre longitudinal, neuf pouces dans ſon diamètre tranſverſal ; du milieu du fond de ce vaſe, à l'endroit où ſont fixés les deux corps de ſeringue, partiront deux tuyaux qui prendront naiſſance à la baſe des deux corps cylindriques, ils viendront ſe réunir à la partie inférieure, antérieure & moyenne du vaſe, pour en former un ſeul dont la ſaillie d'à-peu-près un pouce, reçoive un tuyau de cuir qui s'y adapte exactement, l'autre extrêmité de ce tuyau de cuir, portera un tuyau d'yvoire d'un pouce, terminé par une boule de la groſſeur d'une noiſette franche, pour être introduite dans l'anus. Le tuyau de cuir, peut avoir deux ou trois pieds, ou à volonté. Les deux corps de ſeringue auront deux ſoupapes chacun dans leur baſe, dont l'une s'ouvrira de dehors en dedans ; & l'ouverture qu'elle bouchera,

paſſe en grande partie par cette voie: le régime antécédent obvie à ces in-

---

communiquera dans le grand vaſe; l'autre s'ouvrira de dedans en dehors, & bouchera l'ouverture qui communiquera au tuyau qui va aboutir à celui de cuir. Les deux piſtons porteront une tige de métal chacun, dentée, pour s'engrênèr à une roue qui, par le moyen d'une manivelle, les fera mouvoir tous les deux, par un demi-tour de droite à gauche & de gauche à droite; il faut pour cela qu'il y ait toujours un piſton de levé tandis que l'autre ſera abaiſſé.

Pour ſe ſervir de cet appareil, on met le liquide à injecter dans le grand vaſe, chaud ou froid, parce qu'on peut l'échauffer par une lampe qu'on placera au-deſſous de ce vaſe; & même pour avoir une température toujours préciſe, il ſeroit facile de placer un thermomètre dans ce même vaſe. Lorſque le remède eſt à ſa juſte température, le malade introduit la boule d'yvoire dans l'anus, ſans craindre de ſe bleſſer; il faut qu'il ait auparavant abaiſſé le piſton élevé, afin que le corps de ſeringue qui étoit rempli d'air, en ſoit débarraſſé par cet abaiſſement. Pendant que cela s'opère, l'autre corps en s'élevant, donne la puiſſance au liquide qui eſt contenu dans le vaſe, de ſoulever la ſoupape pour remplir ce corps de ſeringue: cela s'exécute par la preſſion de l'atmoſphère qui force le liquide à aller occuper le vuide que fait le piſton en s'élevant: alors, en tournant la manivelle du ſens contraire, le piſton refoule le liquide qui eſt venu remplir ſon corps de ſeringue, ce li-

convéniens, l'air humide & chaud, joint à ce régime, procure la fécrétion de la

---

quide fait fermer la foupape qui communique au grand vafe, ouvre celle du tuyau, enfile le conduit de cuir, & fe rend dans les inteftins; pendant cette opération, l'autre corps de feringue fe remplit de la même manière que l'a fait celui-ci. En tournant du fens oppofé, on injecte par le même mécanifme le liquide contenu dans ce corps.

La fupériorité de cette nouvelle feringue fera fentie par une fimple infpection.

Par la longueur & la flexibilité du tuyau de cuir, le malade a la facilité de s'introduire la boule d'yvoire, & de faire manœuvrer un domeftique ou toute autre perfonne, fans expofer à nud des parties qui font fouffrir la pudeur lorfqu'elles le font.

Il peut prendre les fituations les plus commodes fans crainte de gêner l'opération. Il tournera la manivelle fans contracter les mufcles du bas-ventre qui, dans la méthode ordinaire, font précifément des efforts capables de repouffer le remède par la force qu'il faut employer pour abaiffer le pifton. La boule d'yvoire par fa convexité empêche que l'inteftin ne s'applique fur fon ouverture; enfin on peut le prendre foi-même fans fortir du lit, fans s'expofer au froid, comme cela arrive trop fréquemment, & gagner par-là un rhume ou toute autre maladie, en mettant feulement un linge fous le fiége pour recevoir le liquide qui peut s'échapper. Il faudra moins de force pour mettre cette feringue en action que les

ſueur ; la ſalive eſt abſorbée par la bonne digeſtion. Les reins irrités contricts par le ſel & les parties aſtringentes du vin & des ſubſtances animales, n'expolieront pas le ſang du véhicule aqueux qui ira alors par la voie de la circulation lymphatique, abreuver, lubréfier la peau, & triompher de ſon aridité. Vainement chercheroit-on à procurer cette amélioration aux vaporeux par toute autre voie, nous avons montré l'inſuffiſance des bains & de la diète humectante.

Ces vérités nous conduiſent à regarder les diurétiques, comme capables d'aggraver les ſymptômes vaporifiques ; & généralement leurs uſages ſont éprou-

---

autres ; auſſi une perſonne délicate & foible, ſe donnera un lavement ſans ſe fatiguer.

On paſſera le tuyau de cuir entre les deux cuiſſes, pour avoir la machine en face, & la facilité de manœuvrer. Il eſt bon d'obſerver que deux manivelles, l'une du côté du tuyau de cuir, & l'autre du côté oppoſé, ajouteroient à la commodité de cette machine ; on ſe ſerviroit de l'une ou de l'autre ſuivant le beſoin.

ver des rêves triſtes & déſagréables, même aux perſonnes qui ne ſont pas attaquées de cette maladie. Les purgatifs draſtiques diminuent la ſécrétion des urines, en augmentant celle des ſelles : voilà pourquoi Hippocrate & les Praticiens récommandables les ont adminiſtrés avec ſuccès, dans la mélancolie noire & la manie. Ils peuvent appeler encore l'humeur artrhitique & autre, dans le ſiége qu'ils irritent (les inteſtins); ils ſont alors l'effet de rubéfiant ou ſynapiſme : la conſtriction des reins & la rubéfaction des inteſtins, produites par les draſtiques, triompheront bien quelquefois des ſymptômes des vapeurs. Mais lorſque ce même effet peut s'opérer ſur des organes moins eſſentiels à la vie, il eſt prudent de les préférer : c'eſt pour cette raiſon qu'on doit dans le cas préſent, contacter les reins par le régime que nous avons propoſé, & rubéfier les extrêmités. Il eſt vrai que la phlogoſe des inteſtins eſt garantie du contact de l'air

atmoſphérique qui, dans les écorchures des parties ſoumiſes à ſon action, procure un agacement mélancolique; nous avons parlé ailleurs de quelle manière il faut l'enviſager, & comment on y remédie.

Le flux hémorroïdal, le flux menſtruel, les fleurs blanches, la gonorrhée, les erruptions cutanées chroniques, les anciens ulcères deſſéchés, les ulcérations internes, guéries ſans être remplacées par des émonctoires, peuvent donner lieu à notre maladie. Lorſque les humeurs accoutumées ne ſont pas fournies par chacun de ces égoûts; il eſt eſſentiel de joindre alors au régime le rappel de cette humeur, s'il ne la rappelle pas ſeul; ou on y ſuppléera par un exuctoire à volonté : (voyez la page 46). Nous joindrons à ce paragraphe une ſection ſur une ſubſtance propre à remplacer les évacuations ſupprimées, & à purger les humeurs qui altèrent la ſanté, par une plaie cutanée.

Du Garou ou du ſain Bois.

Garou, *thymelea*, eſt un bois précieux dont on n'a pas encore tiré tout le parti poſſible; ſon écorce, ou pour mieux dire, ſon *liber* eſt un puiſſant véſicatoire, principalement approprié à la cure & au rappel des affections cutanées. Il eſt innocent, il ne porte pas, comme les cantharides, une âcreté ſur les reins & la veſſie, qui oblige à en ſuſpendre l'uſage, & prive par-là des bons effets qu'on en attendoit. Comme dans les vapeurs, ce ſont précisément les ſécrétions cutanées qui ſont diminuées, le garou eſt l'épiſpaſtique le mieux indiqué.

Outre l'avantage qu'on peut en retirer dans les vapeurs; il peut être d'un uſage plus général; avec ſa racine on formeroit des pois, pour augmenter l'écoulement des cautères, préférables à ceux de l'iris de Florence, parce qu'elle poſsède à un degré ſupérieur, la qualité épiſpaſtique,

&

& qu'elle ſeroit plus aiſée à tourner ; auſſi les payſans Provençaux, guidés par une tradition qui ne doit ſon origine qu'à un eſprit naturel, forment-ils avec cette racine une eſpèce de ſéton ; en la plaçant dans des trous qu'ils ſe font aux oreilles, ils ſe procurent par-là l'écoulement des humeurs qui leur embarraſſent la tête.

Les Maréchaux de cette province fourniſſent aux Chirurgiens, une manœuvre bien ſimple & bien ſage, pour emporter les loupes, les fungus, & toutes les excroiſſances à pédicules, par l'emploi qu'ils font de cette écorce pour lier les fics dont les mulets ſont ſi fréquemment atteints. L'écorce du garou eſt, dans tous les cas où il faut faire partir par la compreſſion de la ligature une tumeur quelconque, préférable à la ſoie & à tout autre fil ; celui-ci, par ſa vertu corroſive, ronge peu-à-peu le pédicule de la tumeur, & la détache très-sûrement en peu de temps, ſans qu'il

puiſſe en réſulter aucun des inconvéniens des méthodes actuelles, parce qu'on n'a pas beſoin d'une forte compreſſion pour obtenir la chute d'une pareille tumeur.

Dans le cas d'une petite vérole rentrée, il n'exiſte aucun moyen comparable à l'application du garou, pour la ramener à la ſurface de la peau, ſon véritable ſiége ; de trop larges emplâtres véſicatoires portent un incendie aux reins, à la veſſie, qui ſuppriment leurs fonctions & peuvent faire périr le variolé. Par la flexibilité de l'écorce du garou, on parviendra aiſément à la coudre, en auſſi grande quantité que l'on voudra, ſur des gilets, des camiſoles, pour en couvrir autant de ſurfaces de corps variolé qu'il en ſera néceſſaire ; ſur une peau déja entamée par les puſtules varioliques, l'écorce épiſpaſtique ne tardera pas à y mordre. Le ſeul reproche qu'on puiſſe lui faire, eſt celui d'avoir un effet plus lent que les cantharides ; il faut ſi peu de génie, pour

accélerer ſon action, qu'on ne ſauroit être fondé de s'élever contre ſon uſage.

§. IV.

Des Paſſions.

Le vaporeux eſt apathique ; en énumérant les ſymptômes de cette maladie, nous avons peint l'état déplorable où la négation de toute ſorte ſenſation agréable le met ; nous avons fait voir que les liens du ſang n'avoient pas pour lui ce charme qu'ils ont pour les autres hommes. L'amour l'étourdit rarement ſur ſes maux ; la gloire, l'ambition & le patriotiſme n'occupent pas ſon ame : mais toujours maître de ſa volonté, puiſqu'il ne délire pas, il doit ſecouer avec énergie ſa triſte ſituation ; & guidé par l'enthouſiaſme, ſe pénétrer ardemment d'un objet qui lui faſſe oublier ſes ſouffrances : l'organe de la penſée, violemment en action, briſera, atténuera cette humeur maligne qui colore

ſi lugubrement la nature, pour le ſujet qui en eſt vexé.

Sans contredit une des cauſes les plus diſpoſantes au vaporiſme, eſt le défaut d'énergie; un cerveau flaſque & foible reçoit ſans réſiſtance toute hétérogénité qui peut l'altérer. Nos pères plus mâles dans leurs penſers, ne laiſſoient qu'à quelques femmes la cruelle maladie dont nous demandons l'anéantiſſement. Si parmi eux, il y avoit moins de goutteux, c'eſt qu'ils s'exerçoient davantage que nous; s'il y avoit moins de vaporeux, c'eſt qu'ils penſoient plus fortement que nous.

Nation jadis belliqueuſe, rappelle ce caractère qui te donnoit, & par tes formes & par ton ame, la ſupériorité ſur les maîtres du monde; bientôt le nom de vapeurs te ſera étranger comme à eux.

La molleſſe, le luxe, l'énervation, le défaut d'ame, ont fait de ton cerveau, triſte Sardanapale, un organe débile qui, uſé dès ton enfance par les jouiſſances, ne peut plus être ſenſible qu'aux dou-

leurs ; redonne lui cette vigueur qui doit chaſſer cette cauſe phyſique qui, l'abreuvant, t'occaſionne tant de maux ; développe ton imagination; ouvre ton cœur au deſir de faire le bien ; pourſuis-le ; fais-le ; & ton ſommeil ſera paiſible ! Regarde avec des yeux d'émulation, ces ames magnanimes qui ne comptoient pour rien les actions qu'elles n'avoient pas faites pour les choſes les plus ſublimes ; brave la mort, brave l'humiliation qui eſt pire encore, pour rendre à la ſociété ce que tu lui dois. Que rien ne t'arrête, tu trouveras la ſanté, ſi tu as la force de devenir homme ; conſerve toujours ton apathie pour le futile : renonce à la molleſſe, au luxe ; ouvre tes yeux, ſi tu ne l'es toi-même, ſur le miſérable ; cherche-le ſur ſon grabat, dans ſa chaumière ; donne des larmes à ſes malheurs, & allège-les ſi tu le peux. Remplis tes devoirs avec une rigoureuſe exactitude ; cherche à mieux faire, & encourages-y les autres : enfin tu le peux, agrandis ton

ame, prends des connoiſſances, qu'aucun obſtacle ne t'arrête pour être utile à tes ſemblables & à tes proches ; ne ſois ni père à demi, ni mari par forme, ni coſmopolite, ni épicurien, ſelon l'acception moderne de ce mot.

Ne ſoyez pas étonnées, victimes d'une maladie produite par votre ſiécle, des détails qui paroiſſent étrangers à l'art de guérir. Il eſt à deſirer (le Médecin s'en pénétrera bientôt) que ce conſolateur de l'humanité ſouffrante ſoit regardé comme le miniſtre de la nature ; il l'eſt effectivement : fonction ſacrée qui le rend dépoſitaire de ſes ſecrets & de ſes ordres. Si cette ſage mère, qui eſt l'inſtrument le plus direct de l'être créateur, qui répare tout, qui régénère tout, n'a jamais eu des autels chez aucun peuple, il eſt juſte, que parmi nous cette claſſe d'hommes qui la conſultent dans les choſes les plus dégoûtantes en apparence, prennent le titre de ſes miniſtres, de ſes interprètes mêmes. Il leur ſera permis alors, pé-

nétrés de leur ſublime fonction, de deſſiller les yeux aux hommes aveuglés par leur inconduite, par une marche oppoſée à ſes loix, & de les ramener à l'ordre, à l'harmonie qui émane d'elle. En uſant ſobrement de cette ſage prérogative, la ſociété devra bientôt à notre miniſtère une amélioration ſatisfaiſante.

J'ai offert l'exemple de nos pères, non pour prouver qu'ils valoient mieux que nous, mais pour engager à les imiter, quand leur conduite vaut mieux que la nôtre : c'eſt une leçon puiſée dans l'expérience de ceux qui nous ont devancés, que je préſente à ceux pour qui une conduite contraire eſt funeſte. C'eſt une preuve que je veux faire reſſortir par le contraſte de ce qu'a produit ce qu'on a fait, d'avec ce qui réſulte de ce que l'on fait. Plus que perſonne, je rends hommage à mon ſiècle, grace à lui, l'ignorance & la barbarie ſont déja loin de nous; mais l'eſprit, les ſciences & la civiliſation perdent leur prix, ſi la ſanté n'embellit

pas ses utiles & brillantes acquisitions: la force du corps, la fermeté de l'ame, l'économie, la simplicité ne sauroient déparer nos nouveaux biens; tel est ce que je veux que nous conservions de l'héritage de nos pères. Nous devons rejeter leurs erreurs, mais tous ce qui vient d'eux ne mérite pas la proscription; ce seroit renoncer à nos droits en pure perte, si les mœurs & les usages anciens ne nous servoient pas de données pour rectifier les nôtres. Ainsi leur régime analogue à celui que j'ai prescrit, qui contribuoit à les défendre des vapeurs, seroit dédaigné à tort.

§. V.

De l'Exercice.

L'exercice joint au reste de la cure prophylactique, est un puissant moyen pour dompter les vapeurs; la promenade, la chasse, la danse même pour ceux qui n'ont pas d'autres moyens de s'exercer,

l'équitation, le roulement des voitures, mais sur-tout les grands voyages, de quelque manière qu'on les fasse, soit en voiture, à cheval ou à pied, en ce qu'ils précupent, ils forçent presque les vaporeux d'oublier leurs maux, pour veiller à leurs besoins, à leur conservation. Il seroit important que ceux qui sont oisifs, qui habitent les grandes villes, sussent un art mécanique qui les exerceroit & les intéresseroit. Les femmes se trouveroient bien de se livrer aux soins & aux détails du ménage. Ceux qui sont à même, retireront avantage des travaux de la campagne en s'y exerçant jusqu'à la fatigue.

La paume, le mail sur-tout, sont les jeux qui leur sont les plus propres. Ce dernier fournit un exercice salutaire à tout le corps; la promenade qu'on est obligé à faire, pour y jouer, dissipe les sens; les bras par l'élancement du mail contre la boule, acquièrent de la souplesse; l'intérêt du jeu, l'attitude, l'adresse qu'il exige, concourent à le rendre utile à nos ma-

lades : mais malheureusement ce jeu n'est pas aussi général qu'il devroit l'être, d'ailleurs il entraîne bien des inconvéniens qui le font négliger; un jour, peut-être sera-t-il plus commun, subordonné à une police rigoureuse qui obviera à tous les dangers.

§. VI.

Du Sommeil & de la Veille.

Le sommeil est un baume qui répare les longues souffrances des vaporeux; mais pour son malheur, il ne le goûte que très-rarement & jamais paisiblement : les praticiens ont refusé de le leur procurer par les somnifères. Sans nous engager dans des discussions inutiles, nous regardons les narcotiques, d'après l'expérience, & d'après ce que nous avons dit dans le paragraphe second, comme le plus puissant anti-spasmodique. S'ils ont quelquefois échoués, c'est plutôt dû à une disposition extraordinaire du malade, à

une mauvaiſe combinaiſon du remède; qui l'aura altéré, qu'à l'eſſence du remède; le vin n'eſt ſi ſalutaire aux vaporeux, que parce qu'il calme.

Le caſtoreum, les gouttes anodynes, le ſyrop de diacode, tiennent le premier rang dans cette claſſe de remèdes appropriés à cette maladie. L'opium ſurtout, qui fait la baſe du ſyrop de diacode, procure un ſommeil certain qui donne quelque relâche aux malades; c'eſt à ſon grand uſage que les Turcs, malgré leur climat, leur oiſive nonchalance, leur énervation, doivent le peu de vaporeux qu'ils ont parmi eux.

Le pavot du levant n'eſt pas la ſeule plante qui puiſſe fournir l'opium; il eſt très-poſſible d'en retirer de toutes les plantes narcotiques qui croiſſent dans nos régions. La ſubſtance narcotique eſt un principe végétal qu'il eſt poſſible d'extraire homogène de toutes les plantes qui la recellent, tels que les pavots, les umbélifères; dans cette claſſe la ciguë, dans

les ſalanums, la juſquiame, la nicotiane en contiennent abondamment, & leur propriété vénéneuſe n'eſt due qu'aux différentes combinaiſons où elle eſt dans cette plante.

En parvenant à extraire un opium homogène, on n'auroit plus beſoin de recourir à la voie d'un commerce lointain, qui adultère & ſophiſtique toutes les ſubſtances qu'il nous fournit.

Si la ciguë pallie & calme les douleurs du cancer, elle ne procure ce ſoulagement que par un principe narcotique; la douce-amère n'a eu quelque réuſſite dans pareilles affections, que le par même principe. Le dévouement de M. Storck dans les épreuves qu'il a faites des plantes narcotiques ſur lui-même, prouve ſuffiſamment que la ſubſtance opiatique ne diffère que du plus ou du moins, & par l'interpoſition de quelques ſucs âcres qui varient ſes effets vénéneux. La juſquiame en forme de cataplaſme, appliquée ſur les tumeurs inflammatoires, ne pro-

duit de bons effets, que par l'opium qu'elle contient.

Le meuble ſur lequel les peuples policés ont coutume de prendre leur ſommeil, s'appelle lit : comme les ſavans n'ont encore fait aucune recherche ſur ce meuble, il ne ſera pas hors de propos d'en donner ci-après quelques apperçus ; quoiqu'il ne paroiſſe pas y avoir une conexion bien liée avec le ſujet que je traite.

Du Lit.

Tous les lits connus ſont formés par la paille, toute autre ſubſtance élaſtique, les rognures de papier, les copeaux, les feuilles d'arbres, le crin, la laine, la plume & le duvet, ſans y comprendre les lits de pénitence en uſage chez les Anachorètes, tels que la pierre, la terre, la cendre, le ſarment, & les lits de différens peuples, tels que les peaux ; ce qui eſt plus curieux qu'utile.

Presque tous les Européens couchent sur des lits un peu élevés au-dessus du plancher ou du sol ; les uns roulent pour laisser la facilité de les faire, les autres restent immobiles. On peut tirer quelque parti des lits suspendus appelés hamacs.

Cette partie de la médecine qui traite de l'art de conserver la santé (l'Hygiène), ne s'est du tout point occupée du lit ; cependant l'homme y passe un tiers de sa vie, il est hors de doute qu'il influe sur sa santé, il reste très-souvent chargé de molécules contagieuses qu'il communique : les matières qui le composent peuvent être ou pernicieuses ou utiles ; il est du devoir du Médecin de travailler à éclaicir cette importante matière pour prévenir l'influence des unes & tirer parti des autres.

L'Architecte a singulièrement perfectionné la distribution des appartemens ; cette partie ne laisse plus rien à desirer, & la classe opulente a sa couche dans un lieu où tout est ménagé pour préve-

nir ses besoins, ses plus futiles fantaisies; les murs y sont richement habillés, leur parure contient toutes espèces de métal, de productions rares. Le crin, la laine, la plume, le duvet contribuent à la mollesse de sa couche, tandis que tous les fils végétaux viennent concourir à la décoration, & à l'agrément de ce repaire de volupté. Le chanvre, le lin ou le coton reçoivent dans la blancheur de leur tissu le corps sensuel du sybarite; la soie, artistement nuancée se dispute avec le coton l'avantage d'un ornement superbe à celui d'une utilité commode : sa couche fuit sous le poids de son corps, & *mouille* tous ses membres. Il jouit & ne s'inquiète pas si un repos si aisé ne lui prépare point des infirmités qui rachètent cette volupté téméraire; & en effet cette coupable sensualité entraîne inévitablement les vapeurs chez ceux qui y ont de la propension.

Dans cet appareil de mollesse on a plus consulté la commodité que la santé;

il n'y a plus rien à ajouter, à desirer au réduit & à la sensualité du lit; mais, nous le répétons, le Médecin n'a encore rien fait pour la salubrité. Quelques idées générales pourront montrer la nécessité de ne pas laisser ce vaste champ en friche.

Le lit est un meuble propre à nous faire jouir du sommeil, qui cédant aisément sous le poids du corps qui y repose, est hors d'état de blesser, de comprimer trop fortement les parties qui le touchent. Par une propriété qu'il est bien difficile d'expliquer, les substances élastiques qui le forment, sont échauffées & échauffent : nous parlerons ci-après de cette étonnante propriété (la caléfaction).

Le vaporeux a besoin d'un lit médiocrement mol, la laine est la substance sur laquelle il doit immédiatement se reposer dans l'hiver.

Outre l'usage auquel on le destine, le lit peut servir de moyen médicamenteux; en examinant soigneusement les

propriétés

propriétés des lits connus, on parviendra à remédier à bien des inconvéniens auxquels ils sont sujets. Dans l'invasion de la petite vérole, le lit est un supplice pour le malade : des matelas aëriens, des matelas hydrauliques y seroient d'un grand secours, ainsi que dans les fièvres ardentes : leur fraîcheur éviteroit au malade bien des souffrances.

On échauffe le lit, mais on n'a pas jusqu'à présent pensé à le rafraîchir; les matelas hydrauliques rempliront aisément cette indication.

Il est clair que ces matelas doivent être faits avec de la peau, & de manière à ne pas laisser échapper l'air ni l'eau; sur ce principe on peut construire une espèce de boyau qu'on remplira d'eau fraîche, & qu'on appliquer a tout le long de l'épine du dos, pour prévenir & guérir les pollutions nocturnes, la consomption dorsale & les vapeurs. Car dans cette dernière maladie, la moelle épi-

nière & le cerveau ſont toujours très-dilatés & raréfiés.

Ces matelas peuvent ſervir à prendre des bains de température à ſec, c'eſt-à-dire, ſans abſorption, parce que la peau interpoſée entre le malade & l'eau, en empêche. En échauffant l'eau, on aura une eſpèce de bain-marie, qui peut être du plus grand avantage, en ce que la chaleur de ce bain n'eſt, pour ainſi dire, pas aride ni ardente, comme celle qui émane d'un intermède ſec & réfractaire.

Il ſeroit aiſé de faire repoſer un malade ſur un matelas émollient, qui s'échaufferoit au feu de lampe, & qui conſerveroit par ce moyen une température donnée auſſi long-temps qu'on le voudra (Un ouvrier intelligent en exécutera facilement).

Il ne faut pas que l'art de guérir ſoit ſurchargé de manœuvres pénibles & diſpendieuſes ; mais quelle difficulté qu'elles puiſſent offrir, ſi elles procurent un bien

réel, elles ſeront accueillies, & la généroſité des riches, & les hoſpices les rendront bientôt communes à la claſſe indigente. Le Médecin ne doit jamais être arrêté par de pareilles conſidérations ; ſon invention ne ſoulageroit qu'un homme, qu'il ne devroit pas négliger de la publier. Le praticien jugera bientôt de quelle importance eſt cette inovation des lits; les douleurs atroces des reins, l'échauffement, la conſtipation, ſi ordinaires aux vaporeux & à ceux qui ſont obligés de garder le lit, céderont aux matelas hydrauliques.

Mon ſujet actuel ne me permettant pas de traiter au long des lits, dans une autre circonſtance, ſi perſonne ne me prévient, je tacherai de donner des éclairciſſemens ſur une matière qui le mérite à tant d'égards; le ſoldat, le voyageur, le marin, ſe trouvent ſouvent victimes d'une couche inſalubre & contagieuſe. Tous les hommes ſont intéreſſés à connoître les dangers & les améliorations des lits.

Qu'il me ſoit permis de l'indiquer ici, non-ſeulement les lits ordinaires incommodent dans quelques maladies, mais ils en aggravent certaines.

De la Caléfaction.

La variété de température de diverſes ſubſtances à un degré de chaleur donné, eſt une vérité évidente. Les eaux thermales, les eaux de puits, de fontaine & de rivière, celles ſtagnantes n'ont pas la même chaleur. Les ſels augmentent leur fraîcheur juſqu'au degré de glace, tandis que les acides augmentent la chaleur des huiles juſqu'à l'incandeſcence. Sans apporter pour preuve les être organiſés dont la température varie dans le genre, dans le ſexe & même dans les variétés : enfin tous les corps ont une différence de chaleur ſenſible à nos ſens ainſi qu'aux inſtrumens ; elle s'appelle chaleur *latente*. Auſſi l'action d'échauffer l'extérieur de l'animal où la caléfaction varie.

Il eſt facile d'expliquer pourquoi la laine échauffe moins que le duvet, la plume, &c.

parce que le duvet ayant moins d'affinité avec les vapeurs aqueuſes, il eſt moins ſuſceptible de s'empreindre d'humidité, laquelle a la propriété de tendre à ſe déſunir du feu qu'elle contient, & qui la retient dans un état fluide qui n'eſt pas ſa nature. Lorſque la laine n'eſt pas privée de ſon huile par la préparation elle attire moins l'humidité de l'air, & échauffe d'avantage. Mais pourquoi la plume & le duvet échauffent-ils un corps animé? Parce que de leur nature ils ſont empreints de chaleur, & ont une affinité particulière qui leur en fait retenir plus que les autres corps : appliquons cette théorie à un gand. Comment un gand fouré garantit-il du froid ? La peau du gand attire, s'empare de la chaleur du corps, qui eſt portée au-dehors avec la tranſpiration inſenſible; elle ſe dépoſe ſur la ſurface intérieure du gand, & s'accroît juſqu'à ce que la main ſoit au degré de chaleur de l'intérieur du corps, de manière que la partie du gand qui touche à la

main, semble faire partie du corps ; tandis que le froid agit sur la partie extérieure, & occasionne la condensation de la chaleur, au lieu de l'évaporer, comme cela arriveroit à une substance qui auroit moins d'affinité avec la chaleur. C'est exactement ce qui a lieu dans un lit de plume & autres ; la seule différence est que la plume, par la chaleur qu'elle acquiert du corps humain, se charge d'électricité, & fournit par ce moyen un bain électrique à la personne qui y est couchée : voilà une des causes qui déterminent la sueur dans les lits de plumes, placés immédiatement sous le drap. L'électricité ayant la propriété d'accélérer la circulation dans les tubes capillaires, cet effet doit nécessairement augmenter la déperdition cutanée, qui ne se fait que par de pareils vaisseaux. Ces lits seroient avantageux aux hypocondriaques, s'ils n'y étoient pas électrisés en moins, ce qui opère un effet contraire à l'effet demandé ; car au lieu de faire sortir la sueur à

l'extérieur, ils la font refluer ordinairement à l'intérieur.

Les veſtes & bas de ſoie ſont ſuſceptibles de ſe charger ſur le corps humain d'une quantité de fluide électrique, au point de donner des étincelles, ainſi que tous les corps iſolans au nombre deſquels eſt la plume.

La chaleur nuit aux hypocondriaques lorſqu'elle eſt produite par une flamme pétillante, parce que cette chaleur, jointe à la lumière, a une forte puiſſance à électriſer en moins; ce qui diminuera la tranſpiration inſenſible par le manque de ſtimulus électrique qui y donne lieu.

Il eſt très-avantageux de ne pas laiſſer, le malade livré à lui-même, pour prévenir les images facheuſes qu'il peut ſe créer; il ſeroit important qu'il couchât accompagné, ſur-tout avec un ſexe différent, ſi toutefois les loix leur en ont fait contracter l'obligation. L'homme ſeul, iſolé n'eſt rien, il eſt timide, il eſt tremblant; les ténèbres l'attriſtent & le ren-

dent craintif. La ſolitude lui retrace le néant ; l'idée de ſe trouver inutile dans l'eſpace & le danger qu'il croit voir à chaque inſtant, lui fait deſirer d'être débarraſſé du fardeau de la vie : au contraire, lorſque tranſgreſſant l'uſage, un mari & une femme ſe réuniront dans une même couche, ils braveront pour ainſi dire, par l'appui l'un de l'autre, tous les fantômes que les vaporeux ſe créent pour l'ordinaire. Outre l'avantage moral que les vaporeux retireront de coucher accompagnés, ils en auront un phyſique très-grand ; la chaleur du compagnon de lit, ſa tranſpiration pourront déterminer la ſueur chez eux ; il paroît que la tranſpiration peut être excitée par le contact d'une perſonne tranſpirante.

C'eſt peut-être avec raiſon que les femmes & filles du peuple dans les Provinces méridionales, lorſqu'elles éprouvent du retard dans leurs règles, empruntent les chemiſes que portoient leurs camarades à cette époque ; ce ſeroit alors comme

un levain empreint ſur la chemiſe, qui s'inſinue par les pores ; ſi ce fait étoit bien conſtaté, les règles devroient être regardées comme une incommodité contagieuſe (1).

(1) J'ai connu quelqu'un auquel il ſurvenoit aux lèvres des boutons, lorſqu'il avoit été embraſſé par une perſonne alors dans ſes règles ; ce qui viendroit à l'appui de la préſomption que certaines évacuations peuvent être produites par communication.



CHAPITRE V.

Généralités.

Sur l'Electricité, la Chaleur & la Lumière.

LES Physiciens anciens ont appelé élémens, la terre, l'eau, l'air & le feu, c'est-à-dire, les corps dont la nature a de grands réservoirs : les modernes devroient y joindre le fluide électrique, la lumière & la chaleur.

Quoique dans l'origine des connoissances humaines, & dans la suite même, les Philosophes regardassent les élémens, comme principes des corps, & comme purs, on a conservé la dénomination d'élémens pour exprimer, ainsi qu'il est dit plus haut, les grands amas d'une substance homogène & permanente; & malgré que l'électricité, la lumière soient décomposa-

bles, elles doivent augmenter le nombre des élémens qui ne le ſont pas moins qu'elles.

L'électricité, la chaleur & la lumière, ſont trois ſubſtances dont l'immenſité eſt abondamment pourvue; elles exiſtent non-ſeulement ſur notre terre, mais encore elles ſont répandues dans toute la création: cette univerſalité eſt un caractère qui les diſtingue des trois autres élémens terreſtres, & qui leur aſſigne un rang au-deſſus d'eux. Quand même les élémens terreſtres ſeroient univerſels, ceux-ci ont le caractère de l'incoerſabilité, & preſque de la pénétrabilité, qui leur eſt particulier, ils ont l'expenſibilité & la contiguité d'un aſtre à l'autre, ils ſont la partie ſubtile des maſſes aſtrales. Ainſi la dénomination de ſur-élément leur convient à tous égards.

L'électricité n'a pas été encore reconnue dans aucun phénomène communiquer aux autres aſtres; on ne peut pas inférer de-là, que ce fluide n'exiſte dans

l'immenſité ; d'ailleurs, la lumière ſe trouvant combinée avec elle, l'électricité doit ſe trouver probablement par-tout où eſt la lumière, elle a trop de caractères communs avec les deux autres ſur-élémens pour être claſſée à part.

Si dans la ſuite on découvre de pareilles ſubſtances, elles trouveront naturellement leur place dans cet ordre ; le caractère diſtinctif des élémens & ſur-élémens eſt très-facile à ſaiſir. Les corps dont la nature s'eſt réſervée de grands réſervoirs ſur la terre, ſont les élémens ; ceux qu'elle a répandus univerſellement dans l'eſpace & dans tous les corps qui l'occupent, ſont les ſur-élémens.

Le peu de connoiſſance que les anciens avoient des ſur-élémens, l'oubli & la négligence des modernes à les caractériſer par leur raport d'aſſimilation, ſont cauſe que les Médecins ne les ont pas rangés au nombre des choſes non-naturelles ou beſoins de l'animal, malgré leur influence ſur l'œconomie animale. Nous

tâcherons dans les paragraphes ſuivans, d'indiquer leur action ſur les vaporeux.

§. I.

De L'Electricité.

La découverte de l'électricité eſt trop récente pour ſe trouver dans les formules de l'école, elle n'eſt pas moins un ſur-élément qui a le caractère de tous les autres; il eſt tout auſſi important d'étudier ſes effets & de s'aſſurer de ſon pouvoir dans l'œconomie animale.

Dans peu de maladies elle a une action auſſi marquée, que dans les vapeurs; un temps orageux tourmente ces malades, l'atmoſphère fortement électrique les égare, l'action d'une machine rend évidente la puiſſance de l'électricité ſur leur conſtitution, ils s'inquiètent, leurs membres tremblent.

La peur du tonnerre chez la plupart des perſonnes irritables, n'eſt pas ſeule-

ment l'effet d'une crainte pusillanime, comme de bons Physiciens l'ont déja annoncé; mais elle est due à une forte électrisation de laquelle il résulte souvent des crises indépendantes de la volonté, telles que des abondantes déjections, un flux d'urine, des sueurs, quelquefois elle provoque le sommeil. Ces effets ont lieu, lors même que les personnes irritables n'entendent pas le bruit du tonnerre, ni ne voient la lueur des éclairs.

Les animaux ne sont pas exempts de l'action de ce terrible météore, ceux qui conservent des poissons parqués, savent très-bien que les temps orageux en font beaucoup périr. L'anguille particulièrement semble troublée, lorsque les grands phénomènes électriques s'annoncent par leurs terribles effets; ce temps est très-propice pour la pêche de ce faux poisson: ce qui est une preuve que les êtres vivans qui habitent les eaux, ont de plus grands rapports que l'homme & les autres animaux qui vivent dans l'air, avec

le sur-élément électrique ; certains mêmes en sont chargés de manière à se rendre funestes à ceux qui les touchent, tels que l'anguille de Surinam, la torpille, &c.

L'eau est conducteur, l'air est isolant, la différence de l'action de l'électricité sur les animaux aquatiques & terrestres, trouve peut-être sa cause dans ces deux propriétés contraires. Quand la somme des connoissances, sur cette étonnante merveille, se sera accrue, on ne sera plus réduit à l'expliquer par des probabilités ; il est vrai que si elles ne sont pas satisfaisantes, elles peuvent faire naître des idées en état de conduire à la solution de cet intéressant problême

Jusqu'à présent les Physiciens ne nous ont rien appris pour garantir l'homme de l'influence maligne de l'électricité. Peut-être croient-ils qu'une électrisation, opposée à celle qui régne actuellement dans l'atmosphère seroit capable de rendre l'équilibre à ce fluide dans l'individu chez lequel il est perdu par la constitution at-

mosphérique. L'appareil pour opérer cette révultion seroit trop embarrassant & sa manœuvre trop souvent impraticable, par tout ce qu'il faudroit avoir sous la main dans une vicissitude météorologique, ordinairement inattendue; jusqu'à ce que la physique nous éclaire sur les révolutions que le fluide électrique fait éprouver aux personnes irritables, il est important de faire user aux vaporeux dans ces circonstances, des remèdes que la matière médicale fournit pour faire cesser le paroxisme. Les œthers, les autres cordiaux qui animent fortement le malade, sont les plus propres : leur action étant supérieure à celle de l'électricité, ils annullent l'effet de ce dernier fluide, & évitent par-là au malade, en le stupéfiant & l'étourdissant, d'essuyer une crise désagréable. Le punch est une espèce dœ'ther qui est moins incendiaire que les autres, il peut être pris à plus grande dose & avec succès dans les fortes attaques de vapeurs.

§ II

§. II.

De la Chaleur.

Il a été parlé dans pluſieurs endroits de ces recherches ſur la chaleur, tant de celle qui eſt intime à l'animal, que de l'ambiante. Il y a peu de maladies où l'on doive une attention auſſi particulière à ce ſur-élément que dans les vapeurs; & nous avons fait preſſentir en les appelant *thermopique*, qu'elles y étoient abſolument dues: il faut donc néceſſairement y avoir égard dans la cure prophylacti-que & radicale.

Le malade doit éviter une tempéra-ture trop chaude, à moins qu'il ne par-viennent à y ſuer; alors la chaleur ne peut lui nuire, il en retire même du ſoulagement: mais pour l'ordinaire, ex-cepté par un concours de circonſtances rares, la chaleur ne provoque pas la ſueur chez les vaporeux.

La chaleur eſt un être réel, qui donne lieu par ſa diminution & par ſon ab-

ſence à la condenſation, dans tous les corps; ce phénomène s'appelle *froid.* Il eſt évident par cette définition que le froid n'eſt qu'un être relatif, c'eſt-à-dire qu'il eſt *moins la chaleur*, & que tous les effets qu'on lui attribue vulgairement, (le commun des hommes n'ayant pu s'habituer à les regarder comme une modification de la chaleur), ne ſont dus qu'aux parties du ſur-élément calorique.

Les Phyſiciens ont ſavamment éclairci cette matière : il auroit ſeulement fallu qu'ils euſſent créé un langage pour en rendre les idées généralement plus nettes & plus juſtes. Si donc la chaleur abonde à la tête des vaporeux, il ſera facile de l'abſorber & de détruire la dilatation qu'elle y occaſionne, en appliquant un corps moins chaud qui s'emparera de la chaleur dont la tête de ces malades ſurabonde, en une proportion qui formera l'équilibre entre la chaleur de la tête, & celle du corps appliqué, de manière (pour ſoumettre ceci au calcul)

qu'en pofant fur la tête du malade un cafque de fer-blanc, évafé par le haut, rempli d'eau dont la température marque o degré, au thermomètre de Réaumur; fi la chaleur de la tête eft de 26 degrés, la tête donnera au cafque 13 degrés pour établir l'équilibre. Il feroit néceffaire de reprendre fouvent par ce procédé, la furbondance de chaleur de nos malades, parce que le foyer de la vie répare continuellement cette perte; ce qu'on exécutera en renouvelant fréquemment la température du cafque.

On combat par ce moyen un des plus facheux effets de l'hypocondrie, qui eft la dilatation de tous les organes de la penfée: cette fimple application peut feule fuffire à guérir radicalement cette maladie. La conftriction qu'exerce le froid fur la tête, fait l'effet d'un répercuffif très-énergique qui déterminera fréquemment l'humeur arthritique ou rhumatifante à fe porter fur fon premier fiége, ou du moins fur quelque partie où elle ne foit

pas aussi funeste. L'usage des répercussifs trop négligés en pareils cas, seconderoit puissamment les attractifs, ou rubéfians ou épispatiques. L'hyver est la saison où les crises des vaporeux sont les plus véhémentes, parce que la constriction du froid qui a lieu dans les parties molles & sensibles, fait refluer, comme dans les bains froids, le sang à la tête, y porte souvent l'humeur arthritique ou rhumatismale, & y accroît la dilatation.

La boëte osseuse, qui renferme les organes affectés dans cette maladie, les défend de l'impression du froid d'où naissent tous ces désordres. Les vicissitudes & les intempéries de cette saison lui donnent un caractère de tristesse & de deuil, qui est seul capable de jeter dans l'ame une sombre mélancolie.

Le malade observera soigneusement de ne pas prendre intérieurement (comme nous l'avons recommandé en parlant des erreurs du traitement actuel), des alimens trop empreints de chaleur, il préférera au

contraire les plus froids, tels que les glaces : ſa boiſſon ſera fraîche.

§. III.

De la Lumière.

L'influence de la lumière, troiſième ſur-élément, dans l'œconomie animale, eſt abſolument ignorée ; quoique le méca-niſme de ſon action ſur les yeux ſoit très-bien connu, quoique Newton, en la dé-compoſant, nous ait appris à l'analyſer.

Les Phyſiciens ont été plus avant dans l'œconomie végétale, que les Médecins dans l'animale ; les premiers nous ont appris que la couleur verte des plantes n'étoit due qu'à la lumière, qu'ils ſoupçonnent même que les parties ferrugineuſes qu'on extrait des végétaux par l'analyſe, ſont les parties colorantes dont la formation eſt due à la lumière. Les Chymiſtes ſavent auſſi que la lumière qui filtre à travers un verre, un criſtal qui contient un acide concentré, clair & tranſparant, le

colore en jaune ou en rouge, ce qui ne peut se faire sans qu'il arrive une altération à cette substance, tant par l'addition d'une autre, que par le dérangement de ses parties intégrantes.

La couleur verte des végétaux est due aux parties ferrugineuses qu'ils contiennent ; il est presque démontré que la couleur rouge du sang est aussi due au fer, du moins l'analyse ne laisse aucun doute sur ce fait : si cela est vrai, comme rien ne le contredit, on augmentera l'intensité de la couleur du sang, on transformera une plus grande quantité de lymphe en humeur sanguine chez les vaporeux, en leur faisant prendre intérieurement des martiaux. On parviendra par l'usage de ce remède à faire dominer chez eux l'humeur sanguine qui constitue le tempérament de ce nom, tempérament le moins accessible au vaporisme ; procédé de plus pour obtenir un tempérament demandé. Le vin rouge est une liqueur dans laquelle le fer est

tenu en diſſolution, dans une quantité capable d'être ſalutaire au vaporeux, ou bien il faut adminiſtrer les martiaux alliés à l'opium, pour prévenir l'augmentation de chaleur que le fer ſeul occaſionneroit. Ce métal dans cette combinaiſon, forme pour ainſi dire du ſang qui s'empáre des vaiſſeaux lymphatiques, où ne circuloit auparavant qu'une lymphe bilieuſe; le ſang alors en équilibre dans tout le corps, ne laiſſera plus ſouffrir aucunes fonctions.

Il peut bien ſe faire que l'homme éprouve directement l'influence de la lumière non-combinée ou ſur-élémentaire, cela eſt même; mais nous ne pouvons dire ſi la lumière eſt un fluide propre à alimenter la vie & dont les organes abſorbans ſoient les yeux, comme tant d'autres effluves, que nous abſorbons par les poumons & les pores cutanés; ou ſi ce n'eſt abſolument qu'un fluide univerſel fait pour tranſmettre les objets. A en juger par l'action qu'elle a ſur l'organiſation des végétaux, elle doit avoir

d'autres effets ſur le corps humain que celui d'opérer la viſion ; car dans certaines maladies & dans certains animaux les couleurs éclatantes déplaiſent ; les vaporeux eux-mêmes recherchent les ténèbres ; ne feroit-ce pas par un inſtinct qui leur fait fuir un ſur-élément qui peut leur nuire par ſon abondance. On tient quelquefois les yeux ouverts, les paupières immobiles ſans qu'on porte ſon attention ſur aucun objet ; ne feroit-ce pas pour abſorber le fluide de la lumière dont l'animal doit mêler en certaine quantité aux autres ſubſtances nutritives, pour être en parfaite ſanté. C'eſt des expériences des Phyſiciens, des recherches des Obſervateurs de qui il faut attendre les connoiſſances abſolument ignorées ſur l'influence de la lumière dans l'œconomie animale.

Preſque tous les aveugles ſont gais ; cela vient ſans doute de ce qu'ils ne ſont pas affectés par les objets attriſtans, car c'eſt de la vue que les vaporeux reçoivent les impreſſions les plus noires : ces peintures

les pourſuivent dans la ſolitude, dans l'obſcurité.

Le bœuf, le bufle & autres animaux ſe mettent en fureur à l'aſpect du rouge: ſi certaines couleurs ſont capables d'ébranler ſi violemment le corps d'un animal vigoureux, il faut néceſſairement que la matière colorante porte une action analogue ſur les organes viſuels : les Phyſiologiſtes qui voudront éclaicir la matière actuelle, feront bien de ne pas négliger ces conſidérations.



CHAPITRE VI.

Du Son.

LE ſon eſt une propriété de la matière dont la nature eſt fort incertaine ; mais après avoir bien peſé ſes effets, nous n'avons pas cru devoir le ranger parmi les ſur-élémens ; nous nous ſommes décidés d'en traiter dans un chapitre à part, parce qu'une digreſſion exacte ſur ſa nature, auroit été déplacée ici ; d'un autre côté l'importance dont ſa connoiſſance eſt pour les vaporeux, nous force de le claſſer dans nos recherches.

En général les Phyſiciens le regardent comme l'effet de la matière *choquée* : il n'y a réellement de ſon que par le choc ; le frottement n'en produit que parce qu'il eſt formé par des chocs ſucceſſifs : enfin le ſon eſt continuel & univerſel ; car tous les êtres ayant un mouvement, ils ſe frot-

tent, en conséquence ils se choquent. Les corps élastiques sont plus sonnans que les autres; le son se développe en raison de la dureté & de l'élasticité des corps choqués. Le son apporte au sens de l'ouïe l'action d'un corps élastique sur un autre qu'il choque, comme la lumière transmet les images des corps qui la refractent ou l'absorbent. En un mot, le bruit est le langage de tous les corps de la nature ; il exprime à l'homme de quelle manière ils sont en action, de quelle nature ils sont, & pour ainsi dire, leurs peines & leurs plaisirs ; & en effet, le bruit de la destruction n'est jamais agréable. Le son plus que toutes les autres propriétés de la nature, nous instruit de notre existence.

On sent le son, lors même qu'on ne l'entend pas; il n'y a que les vibrations du premier moteur, analogues aux corps qu'il touche, qui soient propagées, encore le font-ils, en les traduisant dans leur langage. C'est parce qu'il n'y a que

telle partie qui puiſſe rendre tel ſon ; cela s'obſerve tous les jours en jouant d'un inſtrument, auprès d'un autre à cordes & monté.

On penſe ordinairement que l'air ſeul nous tranſmet les ſons ; non-ſeulement, il n'eſt pas le ſeul véhicule qui les tranſmette, mais il eſt un des moins puiſſans. On entend de plus loin la nuit, ſi on applique l'oreille contre terre, que ſi on eſt debout ; bien loin de porter le ſon de beaucoup de ſubſtances, je crois au contraire, qu'il n'eſt apporté que par les corps ſolides qui le propagent juſqu'à nos pieds, ou aux autres parties qui touchent aux corps ſolides, & de-là de proche en proche juſqu'à l'organe qui peut ſeul les entendre. Les parties qui poſent ſur un corps vibré, ſont plutôt affectées que l'oreille. Plus nous touchons des corps ſolides, plus il y a de puiſſances *tranſmetrices* ; auſſi nous entendons mieux alors.

Plus il y a de corps ſolides, auprès

des corps en bruit, mieux il eſt propagé, car en quelque manière l'air diſſout le ſon & l'affoiblit : ſur la cîme d'une montagne dominante, il perd ſon intenſité; cela a encore pour cauſe la rareté de l'air. Au lieu qu'en appliquant l'oreille à l'extrêmité d'une poutre, tandis qu'on frappe avec une épingle, l'autre extrêmité très-éloignée, les chocs ſe font entendre avec grand bruit. De même, ſi l'on bouche ſes oreilles pour écouter avec attention le bruit de la circulation, on diſtinguera avec étonnement le bouillonnement, le ruiſſellement de tous les fluides qui reſſemblent à un torrent bruyant; le ſouffle qui eſt alors pouſſé par le nez fait un bruit conſidérable. Je crois que la nature en propageant les ſons par le moyen de l'air, a eu en vue qu'il les modérât, afin que nos organes n'en fuſſent pas trop fortement ébranlés. On ne perçoit pas les ſons extérieurs dans le moment où l'on bouche les oreilles; parce que le bruit intérieur, intime & effréné en empêche.

En parlant du ſon, je me ſuis éloigné plus que je ne devois de mon plan; je préſume qu'on ne ſauroit m'en blâmer; je ſuis même fâché de m'interdire d'autres réflexions qui ne feroient pas ſans utilité. Je paſſe à la muſique & à ſon application au traitement de l'hypocondrie.

La muſique eſt plutôt le produit du goût que de l'art; rarement la critique-t-on, parce qu'on n'a pas d'expreſſions pour le faire, on eſt timidé, mal aſſuré, en en parlant; on craint de rougir d'un manque de goût. Enfin, la muſique n'eſt pas encore en la puiſſance des hommes; auſſi par combien de bizarres morceaux faut-il acheter une expreſſion vraie & agréable. Je ſuis moi-même confus de le dire, de heurter l'opinion commune qui place la muſique à ſa perfection; l'homme réfléchi, impartial qui appréciera ces obſervations, verra malheureuſement, *qu'on nous donne trop ſouvent du bruit pour de la muſique.*

La muſique eſt propre, ſelon quelques Auteurs, à favoriſer les vapeurs; la choſe eſt vraie pour la plus grande partie des morceaux de muſique, mais elle n'eſt pas vraie pour tous en général. La muſique grave, c'eſt-à-dire, exécutée par des inſtrumens à vibration lente, la muſique harmonieuſe, ou à accords parfaits, exécutée par des inſtrumens à vent, à ton plein & flûté, ainſi que les voix humaines moëlleuſes conviennent éminemment aux vaporeux, les touchent, & les ſenſations qu'elles produiſent, leur ſont ſalutaires; elles triomphent pour ainſi dire de l'aridité de leurs nerfs par une eſpèce d'onctuoſité qui les relâche.

Le violon, inſtrument divin, comme le diſent les *virtuoſe*, a le ſon âcre & aigu; ſur-tout dans le haut, il eſt capable de nuire au cerveau, il eſt à proprement parler un irritant, un tonique muſical : d'ailleurs, les accords dans une forte aſſention, comme dans le très-bas ne ſuivent plus la même pro-

portion numéraire : la tierce qui est une consonnance parfaite dans l'octave moyenne, cesse de l'être au dessous (1), il n'y a que le hasard ou un goût aveugle qui fait échapper au compositeur l'hiatus musical lorsqu'il veut former des accords dans toutes les octaves. Le violon, plus que tous les autres instrumens, par son modulisme aigu & tranchant, se trouve dans l'hiatus; une organisation ordinaire laisse échapper ces dissonances, mais un

(1) Quoique les Musiciens appellent cet accord tierce, elle est formée très-souvent de deux tons, deux tons & demi, par trois, tons & trois tons & demi, & pour l'ordinaire, elle est plus agréable en deux tons & demi qu'en trois. *Ut*, *mi* naturels, forment accord, *ut* dièse & *mi* naturel forment encore accord. Dans le premier, il y a deux tons & demi, dans le second, il n'y en a que deux, parce que *ut* est monté d'un demi-ton par le dièse. Les Musiciens n'ont que deux dénominations pour exprimer les modifications différentes d'un accord, il les appellent mineur & majeur; mais *ré fa* n'est doit pas être un accord majeur ni mineur. Il diffère essentiellement de l'un & de l'autre; il faut donc l'appeler accord naturel. Cette distinction peut-être d'une garnde conséquence dans le mode du chant, qui devroit avoir aussi son mode naturel.

individu

individu doué d'une ſenſibilité exquiſe, en eſt affecté même à ſon inſçu; tout ce qui n'eſt pas conſonnance parfaite, lui fait éprouver des ſenſations déſagréables malgré ſa prévention; & il attribue uniquement à ſes infirmités ce qui eſt l'ouvrage de la muſique.

Un orcheſtre, un concert ne ſont, à proprement parler, qu'un enſemble de violons où tous les autres inſtrumens en petit nombre, ſont ou muets ou ſubordonnés. Cette muſique criarde, âcre & ſouvent diſſonante, eſt plutôt capable de produire des mouvemens convulſifs, de déchirer, que d'affecter délicieuſement: il y a bien des expreſſions qui peuvent être rendues par ce bruit tumulteux & confus, mais elles ſont peu fréquentes; vaporeux, elles ne vous conviennent pas.

Les vraies conſonnances ſont calculées par la nature même; on n'a qu'à conſulter ſur un ſon, un clavecin monté, il répondra bientôt par la vibration des

tons qui peuvent se marier avec le son proposé. Nous l'avons dit plus haut, la nature n'est pas muette, elle a un langage dont les loix sont constantes & analogues à notre organisation. Si nous lui faisons parler en même temps deux idiomes qui n'aient aucun rapport, par l'impression désagréable que leur incohérance produira sur nos organes, nous serons punis de notre mal-adresse.

Tous les sons graves, les bruits sourds & intenses sont propices aux vaporeux; le bruit des voitures, les décharges d'artillerie, les timbales, les tambours la premiere octave des instrumens à corde, presque tous les instrumens à vent calment les vapeurs.



CHAPITRE VII.

Des Cauſes particulières des Vapeurs chez les Femmes, & de leur traitement.

IL a été regardé comme problématique, que cette maladie pût être commune aux hommes & aux femmes. Il n'eſt aucune maladie de l'homme, à laquelle la femme ne ſoit ſujette; mais cette dernière en éprouve, dans les organes qui lui ſont propres, que l'homme ne ſauroit avoir. La femme a toutes les parties de l'homme, de plus les organes de la geſtion & ceux de la *lactification* dont l'homme n'a que l'effigie. Il eſt évident que quand ces organes ſont léſés dans leurs fonctions, ou que leurs ſécrétions ſont viciées, la maladie qui en provient, eſt une maladie particulière à ce ſexe aimable & délicat.

Il ne répugne pas de croire qu'une maladie de l'homme puiſſe attaquer la femme; l'anatomie, l'expérience le démontrent.

Pourquoi la femme n'auroit-elle pas les mêmes vapeurs que l'homme? Il me semble que cela ne devroit pas être mis en question. La femme ayant toutes les maladies de l'homme, les vapeurs étant une maladie de l'homme, la femme doit les avoir; ce qui a induit dans l'erreur de ne pas admettre cette maladie dans l'homme: erreur que le sage Sydenham n'a pas faite, c'est qu'on a commencé à la décrire d'après les symptômes des femmes; & trouvant souvent une modification dans les symptômes dus à la conformation des organes particuliers à la femme, ils auront cru que, parce qu'un homme ne les possédoit pas, il ne devoit pas avoir cette maladie. Ils ont pensé que l'impuissance où l'homme est d'avoir certains symptômes de cette maladie, le garantissoit absolument de ses attaques. Nous avons montré qu'une même humeur viciée donnoit naissance à divers symptômes, suivant l'organe où elle portoit son action. Comme l'homme n'est pas pourvu

de tous, il eſt acceſſible à tous les ſymptômes des vapeurs, moins ceux qui ſe développent des parties de la geſtion & de la lactification ; au contraire, la femme aura tous les ſymptômes des hommes, plus ceux qui proviennent du vice de l'utérus & de ſes fonctions, de la ceſſation des menſtrues vulgairement appelées retour d'âge, de l'époque de la menſtruation ou puberté des filles.

Nous avons propoſé les exutoires cutanés, pour remédier aux fâcheux accidens de cette maladie ; il eſt temps de parler d'un plus puiſſant, applicable ſeulement aux filles & aux femmes. Il ne faut pas que la pudeur s'en alarme ; on doit mépriſer les propos indécens que les méchans peuvent ſeuls ſe permettre, lorſqu'il s'agit de ſauver la vie : ce moyen eſt la lactification.

De tous les temps, il a été reconnu dans les vierges, dans une femelle quelconque, une tendance à avoir du lait ; la nature nous offre chaque jour ce phé-

nomène, ſoit dans l'homme, ſoit dans l'animal. A l'approche du flux périodique, la femme a une augmentation, un flux d'humeurs ſenſible dans les mamelles, ainſi que les femelles des quadrupèdes, lorſqu'elles ſont en chaleur; il leur vient même ordinairement du lait, ſi l'on empêche l'imprégnation, ainſi que je m'en ſuis aſſuré pluſieurs fois par des petites chiennes.

L'hiſtoire, les monumens qui nous retracent la ſanctification des anciens perſonnages chrétiens, beaucoup de faits anciens & modernes, atteſtent que les filles & toute vierge animale peuvent fournir du lait, ſans avoir conçu. Si l'on flagelle, avec des orties, le pis d'une jeune chèvre qui n'a jamais porté, à la ſuite de cette inflammation, en la trayant, on verra avec ſatisfaction ſuinter le lait. Il a été conſigné dans le journal de Paris, qu'une négreſſe à peine pubère, a allaité un négrillon ſans jamais avoir enfanté; & la dame honnête qui

raconte ce fait, nous garantit la régularité de ſes mœurs. Cette vérité ne peut préſenter aucun doute : retirons-en donc tout l'avantage qu'elle peut nous fournir. Combien de jeunes victimes dont la nature ne peut vaincre le travail de la première menſtruation, ſeroient enlevées à une mort prématurée, ſi l'art appeloit dans leurs ſeins, une humeur qui ne peut rompre le tiſſu ſerré des organes de la geſtion ; alors ces jeunes infortunées, par l'abondance du lait qui abreuveroit leurs mamelle, verroient tarir la ſource d'un ſang qui ne trouvant point d'iſſue, trouble toutes leurs fonctions, les fait le plus ſouvent périr, ou s'il porte au cerveau, ſes ſuites funeſtes ſont de donner lieu aux vapeurs, à la manie même.

D'autres plus heureuſes, ayant triomphé de ce premier péril qui les fait entrer dans leur ſexe, ſe trouvent par divers accidens, tels que le froid, les autres répercuſſifs, & par quelques incommo-

dités, dépourvues de ce flux périodique & salutaire ; le Médecin alors impuissant n'a dans tous les secours que lui présente l'art, rien d'assez actif, ni d'assez certain pour lui promettre une cure prochaine & radicale.

Il est hors de doute que les menstrues sont fournies par la même humeur, qui se portant dans le sein, forme le lait : tous les Physiologistes en conviennent ; & le manque de règles, dans le plus grand nombre des nourrices, est une démonstration rigoureuse de cette vérité : si donc l'allaitement supplée aux règles, lorsque le Médecin aura employé infructueusement les éménagogues pour rappeler ce flux, qu'il détermine la lactification dans le sein de la malade ; il parera par ce moyen à tous les inconvéniens que cette suppression occasionne, & particulièrement aux vapeurs.

La cessation des règles, ou retour d'âge offre des infirmités plus cruelles encore, à la tête desquelles sont les vapeurs : il

eſt évident que la nature ne donnant plus d'iſſue à une humeur qui a coulé pendant trente ans, doit produire de funeſtes effets dans l'œconomie, avant d'être réduite à l'équilibre, ſi auparavant la malade ne ſuccombe : s'il étoit poſſible, la lactification eſt un moyen d'obvier graduellement au dérangement de la ſuppreſſion qui a augmenté la maſſe des fluides.

Les ſimples procédés de la nature fourniſſent des moyens aiſés pour obtenir du lait chez les vierges, ou chez une femme: la chèvre en donne par l'urtication, en la trayant après que l'inflammation eſt un peu calmée. Cette fille vertueuſe, dont l'hiſtoire a tranſmis le trait attendriſſant, n'eut du lait, que par la ſuccion que ſon père faiſoit à ſon ſein pour ſe procurer (1) dans ſon cachot une nourriture ſuffiſante. Cette vierge, qui eſt placée au nombre des Saints, ne put parvenir

(1) Du moins il eſt probable.

à alimenter l'infortuné dont elle s'étoit chargée, que par la ſuccion. La jeune négreſſe doit à ce moyen le lait qu'elle a eu ; il n'eſt pas rare de voir des filles, ſages d'ailleurs, amuſer les enfans avec leurs ſeins, & être fort ſurpriſes d'avoir du lait.

La ſuccion long-temps continuée, à pluſieurs repriſes, & ſur-tout à l'approche des règles, ou du moins du temps où elles venoient, temps où la malade éprouve toujours quelques ſymptômes de la menſtruation ; la ſuccion, dis-je, peut ſeule opérer la lactification : il ſera cependant prudent de faire précéder les remèdes qui la facilitent. Il faut commencer par criſper les mamelons, les enflammer, appliquer un corps chaud & onctueux ſur le reſte du ſein, tel qu'un onguent compoſé d'huile d'olive, de cire & de graiſſe (1), qui en bouchant les pores, em-

(1) Ray aſſure que l'huile de muſcade fait croître les mamelles ; ce ſeroit le topique le mieux approprié

pêche la tranſpiration inſenſible ; & qui par ſa chaleur diſtende ces parties, y attire & y accumule une grande quantité de céroſité ; il faut choiſir, comme nous venons de le dire, pour cette manœuvre, les approches du temps où la malade doit avoir ſes règles, c'eſt-à-dire, huit jours avant. On opérera l'irritation par une urtication journalière, ou par l'application des rubéfians, ſinapiſmes ou légers épiſpaſtiques ; la ſubſtance cotoneuſe du garou, qui envelopperoit le mamelon & une partie de ſon auréole, eſt la plus propre à produire l'inflammation & l'attraction de la céroſité ; ce cauſtique ne mord pas profondément. Il eſt eſſentiel de faire ſuivre à cette application, la ſuccion d'un animal ou d'une pompe à ſein, mais l'effet de cette dernière eſt trop foible pour la

---

dans le cas préſent, ſi on ne craignoit pas que les particules aromatiques dont elle eſt abſolument compoſée, n'empêchaſſent, au contraire, le lait de ſe former dans le ſein ; comme il arrive lorſqu'on y applique d'autres drogues aromatiques, particulièrement la menthe ou baume des jardins.

majeure partie des individus; cependant l'application des ventouſes aux deux mamelles, eſt un puiſſant moyen pour attirer le ſang menſtruel au ſein, où il ſera promptement changé en lait.

Les nourrices ſont très-rarement tourmentées par les vapeurs, l'on pourroit même aſſurer qu'elles ne le ſont jamais tant que le lait ne ſe dérange pas de ſon cours. Femmes, outre l'avantage de remplir les devoirs de la maternité, vous vous épargnez des infirmités en nourriſſant vos enfans; vous ne ſeriez pas ſi ſouvent victimes des métaſtaſes de lait qui ſont un fléau auſſi terrible que la petite vérole. Si elles ne vous raviſſent pas la vie, elles l'empoiſonnent par des maux qui ne finiſſent qu'avec elle: quelquefois elles joignent aux ſouffrances une difformité dégoûtante. La nature ſe trouve vangée par la ſeule violation de ſes loix; la nature eſt l'ordre; toutes les fois qu'il eſt tranſgreſſé il s'enſuit le déſordre; lorſqu'il y a déſordre dans des êtres ſenſibles, il y a ſouffrance. Les peines du corps,

la difformité ne ſont pas l'unique vangeance de la nature, elle les aſſocie pour l'ordinaire à la mélancolie noire, aux vapeurs. Nourriſſez, rappelez le lait dans votre ſein, il ne manquera rien à votre bonheur; épouſes aimables & vertueuſes, mères tendres & chéries, femmes ſaines & gaies, vous ſerez le ſymbole de la perfection, comme votre vie ſera le modèle de la félicité.

Les femmes ſtériles, celles qui ne ſont pas dans les liens du mariage, qui ſont privées de leur flux périodique, verront avec une eſpèce de chagrin, que la maternité eſt épargnée par les vapeurs, tandis qu'elles y ſont en proie. L'art parviendra à leur rendre le même ſervice, lorſqu'elles ſeront accablées par cette triſte maladie : le pica, les fleurs blanches principalement ſeront auſſi détruites par la lactification.

FIN.

TABLE.

DES TITRES.

CHAPITRE PREMIER. *Généralités*, page. 1
§. I. *Symptômes*, 5
CHAPITRE II. *Causes & Siége de l'Hypocondrie*, 8
§. I. *Des Sens Factices*, 18
§. II. *De la Sympathie*, 24
CHAPITRE III. *Des Erreurs du Traitement Actuel*, 35
§. I. *Des Bains Chauds*, ibid.
§. II. *Des Bains Froids*, 40
§. III. *Régime & Remède*, 42
CHAPITRE IV. *De la Curation*, 46
§. I. *De L'air*, 52
§. II. *Des Alimens*, 57
§. III. *Des Excrétions & des Sécrétions*, 73
Du Garou ou sain Bois, 80
§. IV. *Des Passions*. 83

§. V. *De l'Exercice,* 88
§. VI. *Du Sommeil & de la Veille,* 90
Du lit, 93
De la Caléfaction, 100
CHAPITRE V. *Généralités sur l'Electricité, la Chaleur & la Lumière,* 105
§. I. *De l'Electricité,* 109
§. II. *De la Chaleur,* 113
§ III. *De la Lumière,* 117
CHAPITRE VI. *Du Son,* 122
CHAPITRE VII. *Des Causes particulières des Vapeurs chez les Femmes, & de leur Traitement.* 131

Fin de la Table.

ERRATA.

Pag. 6, *lig.* 23, eſtomach ; *liſez*, eſtomac.
Pag. 11, *lig.* 24, aponevroſes ; *liſez*, aponévroſes.
Pag. 12, *lig.* 12, les penſées ; *liſez*, la penſée.
Ibid, *lig.* 16, artritique ; *liſez*, arthritique.
Ibid, *lig.* 24, artritique ; *liſez*, arthritique.
Pag. 13, *lig.* 22, artritique ; *liſez*, arthritique.
Pag. 24, *lig.* 24, æconcmie ; *liſez*, œconomie.
Pag. 25, *lig.* 15, idiopatiques ; *liſez*, idiopathique.
Ibid, *lig.* 17, idiopatique ; *liſez*, idiopathie.
Pag. 37, *lig.* 21 & 22, difféminant ; *liſez*, diſſéminent.
Pag. 39, *lig.* 5, inſenſible& ; *liſez*, inſenſible &.
Ibid, *lig.* 15, incoerſabilité ; *liſez*, incoerſibilité.
Pag. 41, *lig.* 4, artritique ; *liſez*, arthritique.
Pag. 46, *lig.* 7, artritique, *liſez*, arthritique.
Ibid, *lig.* 11, ſynapiſmes ; *liſez*, ſinapiſmes.
Pag. 48, *lig.* 23, beaume ; *liſez*, baume.
Pag. 51, *lig.* 11, ſynapiſmes ; *liſez*, ſinapiſmes.
Pag. 59, *lig.* 14, commareuſe ; *liſez*, comareuſe.
Pag. 64, *lig.* 24, les beaumes ſamaritains ; *liſez*, le baume ſamaritain.
Pag. 65, *lig.* 7 & 8, artrhitique ; *liſez*, arthritique.
Pag. 67, *lig.* 11 & 12, d'armertumes ; *liſez*, d'amertumes.
Pag. 69, *lig.* 4, artrhitiques ; *liſez*, arthitiques.
Pag. 78, *lig.* 10, artrhitique ; *liſez*, arthritique.
Ibid, *lig.* 12, ſynapiſme ; *liſez*, ſinapiſmes.
Ibid, *lig.* 21, contacter ; *liſez*, contracter.

80

